

L'ŒIL DE LA POLICE

PUBLICATION NATIONALE

FAITS DRAMATIQUES
ÉVÉNEMENTS PASSIONNELS
OU TRAGIQUES

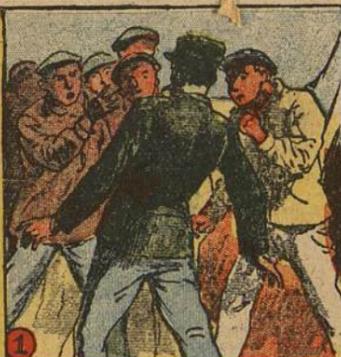
ROMANS DE DÉTECTIVES
ET DE POLICE

LES DRAMES DE L'AMOUR
LES DRAMES DE LA VIE
LES DRAMES DE LA MORT

PARAIT CHAQUE SEMAINE

Un Crime sauvage en Mer

UN surveillant de la colonie pénitentiaire à Belle-Isle-en-Mer, dans le Morbihan, étant parti au large sur une barque avec onze jeunes détenus pour leur donner une leçon de natation, évoluait à une certaine distance de l'île, lorsque trois des détenus se jetèrent sur le surveillant Burlat, appuyé à l'arrière du bateau. Une lutte terrible s'engagea entre les trois détenus



et le gardien, sous les yeux des autres colons impassibles dont l'évidente complicité a été

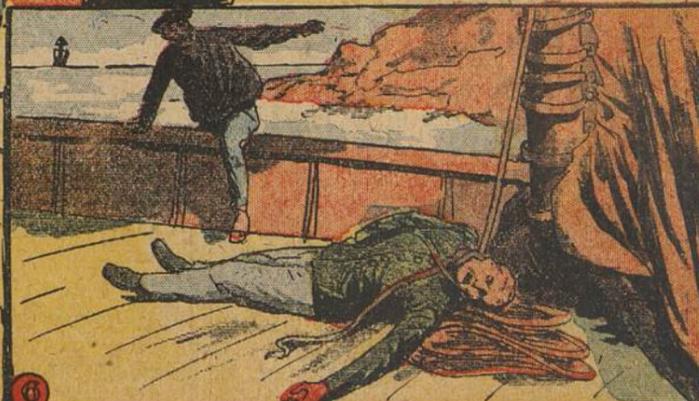
établie, par leur volonté arrêtée de ne rien tenter en faveur de la victime. Celui-ci essaya de se défendre, mais assommé



barcation où le pupille Gicquel l'acheva en l'étranglant avec la drisse de misaine. Ceci fait, les meurtriers s'emparèrent du porte-monnaie et

de deux coups de barre du gouvernail par le colon Goazempis, de Landerneau, le malheureux tomba le crâne fracassé.

Râlant, son corps fut alors traîné par quatre des jeunes bandits à l'avant de l'em-



de la montre de la victime, puis échouèrent le canot et prirent la fuite. Averti, le gardien de batterie du gros Rocher, Giovancelli, se

(Voir la fin page 2.)

porta au secours de la victime qui en raison de ses blessures graves ne put être rappelé à la vie. Les trois assassins, qui s'étaient réfugiés dans



une grotte presque inaccessible de la pointe du Pouldon, y ont été découverts par la gendarmerie, et emmenés au Palais couverts de sang, sous les huées de la foule qui voulait à toute force les lyncher.

"L'Œil de la Police" au temps jadis

Le Carrosse Sanglant

Dans une misérable auberge des environs de la ville de Poitiers, le 16 mars 1663, douze hommes étaient attablés devant des brocs de vin. Les uns étaient d'allure vulgaire, les autres de tenue plus élégante, mais tous devaient avec une gaieté qui paraissait forcée et s'entraînaient comme dans un besoin de forfanterie.

Soudain, comme on entendait le bruit d'un carrosse sur la grand-route, les douze hommes se levèrent fébrilement, eurent le même geste de mettre un masque sur leur figure et sortirent de l'auberge comme le carrosse passait devant, suivi de gens à cheval.

Armés de mousquetons, de bâtons et d'épées, les uns se jetèrent à la tête des chevaux ou sautèrent sur le siège, les autres assaillirent les gens à cheval cependant que les deux plus élégants d'entre eux pénétraient violemment dans le carrosse.

Deux personnages se trouvaient dans la voiture, l'un que la richesse de ses habits désignait comme un haut seigneur, l'autre qui portait la robe de bailli. Les deux assaillants, sauvagement, égorgèrent d'abord le bailli, puis, ayant tiré le seigneur hors du carrosse, le firent choir à terre.

A ce moment, le masque de l'un des meurtriers ayant tombé, leur victime, avec un regard d'épouvante et dans un suprême effort de désespoir, s'écria d'une voix déchirante : — Vareilles !... Traître !... Assassin !

Mais, les meurtriers ayant désigné cet homme, encore jeune et vigoureux, à deux estafiers qui venaient à leur rescousse, l'abandonnèrent aux coups de ceux-ci. Alors, les bandits, l'ayant étendu d'un coup de mousqueton, se mirent en devoir, avec une férocité inouïe, de lui arracher les oreilles, de lui couper le nez et de lui crever les yeux. Puis, se grisant de leur propre rage et de l'odeur du sang, ils retournèrent au cadavre du bailli et lui arrachèrent la langue.

Cependant, la bataille continuait autour du carrosse. Déjà, le cocher était tombé de son siège, transpercé de trois coups d'épée ; un page, entre les pieds des chevaux affolés, râla son dernier soupir ; les gens de la suite, voyant la partie inégale, parvenaient à s'échapper.

Maîtres du champ de leurs exploits, les assassins rentrèrent alors dans l'auberge et se remirent à boire et à chanter bruyamment, avec une joie sinistre, sous les regards terrifiés des gens de la maison.

Le grand seigneur qui venait ainsi de succomber sous les coups de lâches criminels, ainsi que son bailli, son cocher et son page, était le marquis de Fors-Vigean, beau-frère du duc de Richelieu. Il avait été attiré dans un guet-apens infamé et mystérieux.

En effet, lorsque le marquis de Fors-Vigean fut si féroce ment attaqué, il se rendait chez le lieutenant-criminel de Poitiers où l'appelaient un procès avec le sieur Dupoyant, possédant de grandes terres, auquel il avait été obligé d'imposer la taille du roi, l'impôt foncier d'alors, et qui s'y refusait sous le prétexte qu'il était gentilhomme, prétexte contredit par le marquis. Or, coïncidence trop dramatique pour être fortuite, le sieur Dupoyant était le beau-père de celui des deux assassins que M. de Fors-Vigean reconnut avant de mourir, le baron de Vareilles.

La mère de l'infortuné marquis, mère également de la duchesse de Richelieu, appelée sur les lieux de l'attentat, jura de venger son

fil; quoi qu'il pût lui en coûter. Alors, faisant trêve à sa douleur, avec un stoïcisme extraordinaire, elle poursuivit les assassins de celui-ci, que de jour en jour de nombreux témoins lui désignaient, de sa haine et de ses réclamations de justice.

Elle parvint à faire arrêter, malgré les protections des amis des coupables, mais aussi avec la puissance de son gendre, le baron de Vareilles, le père et le frère de celui-ci ; à faire incriminer le sieur Dupoyant. Elle apprit que les gens dont s'étaient entourés ceux-ci fabriquaient de la fausse monnaie et prouva qu'ils étaient sans foi ni loi.

Mais, néanmoins, il restait un doute dans l'esprit de Mme de Vigean. Elle hésitait à croire que pour un simple procès les meurtriers eussent été entraînés à de pareils excès d'atrocités et c'est alors que poursuivant ses investigations sans répit elle arriva à découvrir un secret épouvantable qu'elle alla livrer immédiatement à la justice.

Ce fut un coup de théâtre. Quelques jours après les révélations de la courageuse et stoïque mère, une forte compagnie d'archers vint s'emparer de la veuve du marquis de Fors-Vigean pour la conduire à la Bastille. Avec elle fut arrêté le marquis de Bussières qu'elle avait épousé après avoir ostensiblement, mais cyniquement, porté un deuil qui paraissait l'affliger profondément.

C'est cette effroyable mégère qui avait sourdement attisé le ressentiment du baron de Vareilles et du sieur Dupoyant contre son mari et qui avait stipendié les bandits pour martyriser et tuer celui-ci. Le marquis de Bussières, son amant, subissant l'influence néfaste de cette femme avait participé à l'assassinat et c'est lui qui, avec le baron de Vareilles, s'était précipité dans le carrosse pour en massacrer les voyageurs.

Voir la suite page 11 du présent numéro.

Règlement général pour tous les Concours de L'Œil de la Police

1° Prennent part à nos concours tous les lecteurs et lectrices de ce journal. — 2° Aucune des solutions n'est rendue. — 3° En cas d'ex æquo, les noms des concurrents sont tirés au sort. 4° Sont seuls publiés les noms sortis au sort. — 5° Il n'est tenu aucun compte des solutions qui arrivent après l'expiration du délai indiqué dans chaque concours.

Toutes les solutions des concours de L'Œil de la Police

doivent être adressées au nom de M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

Nous prions instamment nos lecteurs de ne jamais mettre de timbres ni mandats dans les lettres qu'ils adressent à M. Lecocq. Ne pouvant, à notre grand regret, répondre individuellement aux demandes que ces lettres peuvent contenir, nous déclinons donc toute responsabilité à cet égard. Nous invitons nos lecteurs à ne jamais adresser de lettres

ou solutions recommandées au nom de M. Lecocq. Tous envois recommandés ou insuffisamment affranchis seront rigoureusement refusés.

NOTA. — Les solutions des concours en plusieurs séries doivent être collées sur une même feuille de papier et adressées ensemble, lorsque les séries du même concours sont parues, à M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, Paris. Toute réponse partielle pour ces concours serait éliminée d'office.

CONCOURS N° 9

L'ESPION

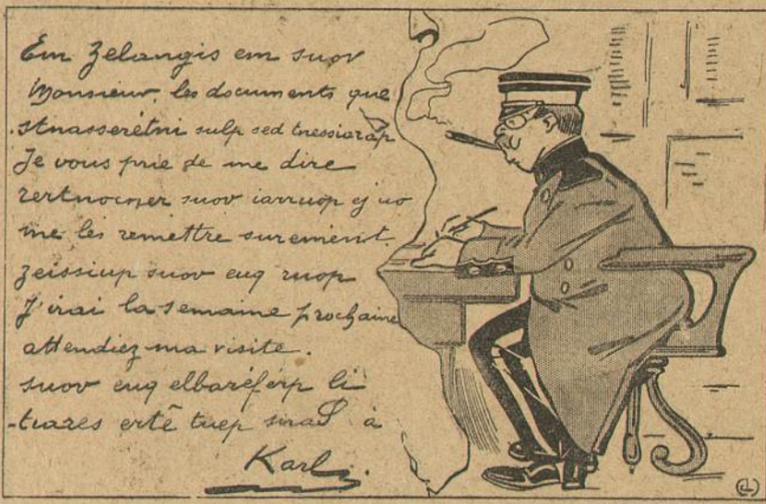
DEUXIÈME SÉRIE

La réponse.

Nous publions aujourd'hui la réponse de l'agent étranger. Dans cette lettre certaines phrases sont écrites en langage clair, les autres aussi, mais pour les lire il faut s'y prendre d'une certaine façon. Regardez bien, chers lecteurs, avec un peu de patience vous trouverez.

LISTE DES PRIX

- 1^{er} prix : 50 francs en espèces.
- 2^e prix : Belle lampe de bureau en cuivre ciselé, abat-jour avec cabochons de couleur, bec 8 lignes.
- 3^e et 4^e prix : Très jolie garniture pour ombrelle ou parapluie, avec les huit pointes en argent, dans un élégant corin.
- Du 5^e au 20^e prix : Un excellent service à découper.
- Du 21^e au 40^e prix : Très belle chaîne de montre en argent.
- Du 41^e au 70^e prix : Jolie porte-monnaie officier, cuir fin.
- Du 71^e au 100^e prix : Belle chaîne américaine, dorée, avec 3 mousquetons et 1 médaillon.
- Du 101^e au 114^e prix : Charmante glace à main, monture métal argenté.
- Du 115^e au 130^e prix : Superbe volume de chansons, chansonnettes et monologues.
- Du 131^e au 150^e prix : Beau porte-crayon plat, métal argenté, Louis XV



CONCOURS N° 8. — LA MAIN (Concours en 7 séries).

Voir les Conditions de ce Concours dans chacun des six derniers numéros avec la Liste des Prix

SEPTIÈME SÉRIE

Voici, mes chers lecteurs, la dernière question de ce concours. En se conformant aux conditions énoncées dans notre numéro 25, prenez la dimension de votre auriculaire de l en J et inscrivez-la bien lisiblement.

CLOTURE DE CE CONCOURS

Ce concours étant clos avec la 7^e question ci-dessus, nos lecteurs n'ont plus qu'à réunir les sept vignettes du concours et à les retourner ensemble avec le bulletin récapitulatif ci-dessous à M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, en mentionnant sur l'enveloppe **Concours de la Main** et en collant au-dessous pour la facilité du dépliement, la mention imprimée, **homme, femme ou enfant**. Les solutions seront reçues jusqu'au 15 septembre inclus et les résultats publiés dans un numéro ultérieur.



HOMME — DAME — ENFANT
(Biffer deux des mentions ci-dessus, suivant que l'on est homme, dame ou enfant.)

CONCOURS N° 8
LA MAIN
Concours en 7 séries
SEPTIÈME SÉRIE
Quelle est la longueur de votre auriculaire du point I au point J, (ongle non compris).
Nom et prénom.....
Adresse.....

BULLETIN RÉCAPITULATIF
à nous retourner avec les sept vignettes du Concours
L'ŒIL DE LA POLICE. 8, rue St-Joseph.
Concours du Corps Idéal. — 1^{re} partie : La Main.
Bulletin Récapitulatif
1^{er} Largeur de la paume de A en B :
2^e Longueur de la main de C en D :
3^e — de l'annulaire de M en N :
4^e — du pouce de E en F :
5^e — du médius de G en H :
6^e — de l'index de K en L :
7^e — de l'auriculaire de l en J :
Nom du Concurrent :
Adresse :
Certifié conforme par M.M.
Demeurant à
Signatures des Témoins :
HOMME. — DAME. — ENFANT (1).
(1) Biffer selon le cas.

TOUS les Evénements dramatiques, les Faits sensationnels du Monde entier, les Drames de l'amour et de la haine, de la vie et de la mort, sont racontés et illustrés chaque Semaine dans

L'ŒIL DE LA POLICE

Splendide Publication Hebdomadaire Paraisant sur 12 grandes pages et PUBLIANT de nombreux Romans et Nouvelles de détective et de police amusants et captivants. ILLUSTRATIONS EN NOIR ET EN COULEURS

En Vente Partout : 10^c. le NUMÉRO

CONDITIONS D'ABONNEMENT : FRANCE... 6 fr. ÉTRANGER : 8 fr. On s'abonne : 8, Rue Saint-Joseph, PARIS. Envoi franco d'un N° spécimen sur demande.

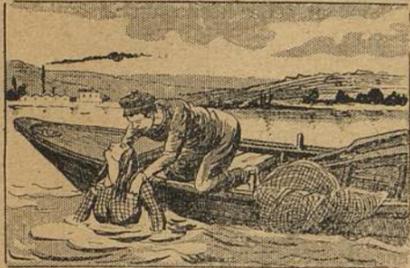
L'ŒIL DE LA POLICE, chaque Samedi : 12 grandes pages, 4.000 lignes de texte, 50 gravures en noir et en couleurs. 10^c le numéro. EN VENTE PARTOUT

36850



DE LA POLICE DANS L'OUEST

SOLDATS MUTINÉS. — Deux soldats du 2^e colonial, incarcérés à la prison, ont jeté à la tête du sergent de garde leur gamelle et leur ration. Ces deux révoltés ont été mis en cellule. Ils seront traduits devant le conseil de guerre du 11^e corps, en même temps qu'un autre soldat qui a abandonné son poste alors qu'il était de garde. BREST.



DRAME DE L'ADULTÈRE. — A Méan, près de Saint-Nazaire, une liaison intime s'était établie entre la femme d'un charpentier, M. Tournabien, et un perceur Charles Chotteau, qui fréquentait le ménage, le mari en eut vent et ayant surpris son concubine en flagrant délit d'adultère, souffleta sa femme qui lui avoua, devant l'aimé de ses enfants, un garçonnet de 14 ans, qu'elle était enceinte des œuvres de Chotteau, et puis s'enmit se noyer dans la Loire, en face le stand de la Nazairienne. Le mari, malgré tout, est désolé du malheur qui le frappe. SAINT-NAZAIRE.



ENTRE BEAUX-FRÈRES. — A Saint-Joachim, au cours d'une discussion au sujet d'un cent de cane entre deux beaux-frères, Jean-Baptiste et Guillaume Moyon, ce dernier a été mortellement frappé d'un coup de couteau par le premier, qui en outre, lui a sectionné le petit doigt de la main droite. LOIRE-INFÉRIEURE.

UNE FEMME QUI JOUE DU COUTEAU. — Vers 10 heures du soir, une veuve Daigne, 31 ans, entrant dans un débit de la rue du Marchix, où se trouvait affablé son amant un sieur Lagarde, elle lui cria de se méfier d'un nommé



Diner qui avait un couteau dans sa poche et à qui elle avait voué une haine terrible. Ce dernier étant entré à son tour dans ce débit, la veuve Daigne lui lança un verre à la figure, puis comme Diner ne faisait pas réponse, elle s'élança vers lui, le fouilla et lui prit son couteau dans sa poche du pantalon, puis le brandissant, elle l'en frappa rageusement à la poitrine. Le malheureux sortit sans proférer un mot et alla s'affaisser un peu plus loin où des agents le relevèrent évanoui. La veuve Daigne dite « Linette », a été arrêtée. NANTES.

LE SECRET DE L'ENFANT

Grand Roman de Passion (suite)

PAR PAUL ROUGET

TROISIÈME PARTIE

VI

PREMIÈRE ENTREVUE.

— Monsieur Boris... fit-elle... ajoutant aussitôt :

» Et l'on prétend que, le soir venu, on ne fait, dans les bois, que de mauvaises rencontres !...

Il avait rougi.

Debout, devant elle, le chapeau à la main, il courbait la tête respectueusement.

Son cœur battait précipitamment.

— La fille du comte Jean Ledka, en se rappelant le nom d'un malheureux nommé... d'un partisan de la Secte-Rouge, qu'elle a vu une fois seulement, lui fait beaucoup d'honneur, mademoiselle.

Il disait ces mots simplement, noblement.

A la remarque faite par lui, ce fut au tour de la jeune fille, de se sentir troublée.

Elle dit vivement :

— Votre père nous a si souvent parlé de vous lors de ses visites au Bois-Dormant qu'il me semble que depuis longtemps déjà le comte et moi nous vous connaissons.

Mais... je suis une étourdie... je ne vous ai pas demandé des nouvelles de sa santé.

— Mon père va bien... il poursuit sans répit, vous le savez, le but qu'il a assigné à son existence... Je vous remercie, mademoiselle.

— Vous et les vôtres comptez séjourner quelque temps encore dans les environs ?

Il déclara :

— Je l'ignore, mademoiselle... Mes compagnons et moi... nous ne connaissons pas les desseins de mon père... Il commande... il est le chef... nous lui obéissons.

Il la contemplant avec des yeux dévots, humblement, ému, troublé, poussé vers elle par une force impérieuse.

Dès l'instant où il l'avait aperçue... au château du Bois-Dormant... pour la première fois... elle avait fait la conquête absolue, définitive de son âme.

Il l'aimait !...

C'était écrit cela tout naturel.

C'était écrit dans sa Destinée !...

La jeune fille ne le saurait jamais.

Mais... jugeant que l'entretien avait assez duré... elle cravachait sa monture et, faisant, de la main, au jeune homme, un signe amical, presque familial :

* Voir L'Œil de la Police n° 31.

— Au revoir, monsieur Boris... Le Bois-Dormant est loin... voici la nuit... et mon père doit s'inquiéter...

Elle s'éloigna.

Sans prendre garde à eux, sans les voir, elle passa devant Rodolphe et Hugues... qui n'avaient pu entendre les paroles prononcées par elle et par le jeune homme.

... Devant Hugues, ébloui, fasciné par la beauté de l'intrépide amazone.

... Et qui demeurait pensif...

Si pensif que son ami lui demanda :

— Eh bien ! est-ce que la vue de cette jolie fille t'aurait rendu muet, par hasard ?

» Avoue, maintenant, que je n'ai pas exagéré...

» Elle est bien belle, n'est-ce pas ?

— Oui, bien belle... répéta, sur un ton étrange, le fils d'Antoine Pellrot...

» Mais dis-moi... connais-tu l'homme qui lui parlait ?...

— Non... c'est quelque bohémien sans doute... le pays en est infesté...

Hugues laissa tomber la conversation.

Dans son cerveau... des idées confuses se précisaient...

Il ne regrettait pas son voyage en Bohême.

Le lendemain du jour où les deux amis l'avaient rencontrée... la jeune fille décida de faire une nouvelle promenade.

Elle avait abandonné les rênes qui, à présent, flottaient sur l'encolure du cheval...

Elle songeait à sa mère.

A sa mère que... quoique coupable... elle aimait... elle aimerait toujours.

Où était-elle ?...

Loin, très loin... en France... dans cette France si chère à son cœur, à elle Loula... et dont jamais plus elle n'entendait parler le langage !...

Un soupir gonfla sa poitrine.

Et puis, au souvenir de sa mère... un autre se mêlait... celui du jeune homme... du fils de Vareski rencontré la veille, et qui, avec ses compagnons, se cachait dans cette immense forêt !

Sous ses vêtements grossiers, comme il avait fière allure !

Comme il était beau... et comme dans ses yeux, se reflétait une âme simple, franche, loyale !

Elle était tellement absorbée dans ses réflexions, qu'elle ne remarqua pas que, à deux ou trois reprises, son cheval s'arrêtait, l'oreille au vent, comme s'il fut effrayé par quelque chose d'insolite, par la présence d'un être humain dans le voisinage.

En effet, depuis près d'un quart d'heure, la jeune fille était suivie.

Suivie par Hugues que son ami, re-

tenu aux Roches par une violente migraine, n'avait pu accompagner.

... Ce dont le fils d'Antoine Pellrot n'avait nullement été contrarié.

Pour ce qu'il avait projeté, il préférait être seul !...

La présence de Rodolphe l'eût plutôt embarrassé.

Car maintenant, il avait pris une résolution définitive.

Pour lui, un mariage riche serait le salut.

Eh bien, il se marierait, voilà tout.

Et si, comme dans sa fatuité, il l'espérait déjà, c'était avec la jolie fille du Bois-Dormant, il ne serait pas à plaindre.

Et, il avait tressailli d'aise lorsque, étendu sur la mousse, au pied d'une roche géante... il avait entendu... non loin de là... les fers du cheval marteler le sol.

— Elle... avait-il songé.

... La riche héritière !...

Il s'était levé...

Derrière elle, à travers bois, il s'était engagé.

Le cheval, heureusement, allait au pas.

Pendant dix minutes, le jeune homme, les prunelles brillantes, la suivit.

Enfin, elle mit pied à terre.

Elle était arrivée près d'un ruisseau qui coulait doucement vers la Tepl lointaine.

Des fleurs de toutes sortes, des fleurs innombrables poussaient sur les rives. De grands iris... symboliques... se dressaient majestueusement parmi les roseaux verts qui frissonnaient au vent...

C'était pour cueillir quelques-uns de ces iris — sa fleur préférée — que la jeune fille était descendue de cheval.

Mais, pour les atteindre, que de difficultés par elle non prévues !

Le sol glissait sous ses pas...

Ses pieds s'enlizaient dans la vase.

Elle dut se raccrocher aux roseaux, regagner en hâte la terre ferme.

... Mais, à ses lèvres, une moue de dépit...

Un regret... le regret qu'éprouve un enfant dont les désirs sont contrariés.

Puis soudain elle eut un geste de surprise, presque de frayeur.

Car... dans cet endroit sauvage et qu'elle croyait solitaire... une voix, tout à coup, venait de se faire entendre...

... Une voix qui disait... dans une langue qui lui était chère... dans la langue de son enfance... dans ce français si mélodieux :

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle ?

Elle avait tourné la tête, et... si sa frayeur avait diminué, sa surprise avait

FEUILLETON DE L'Œil de la Police n° 32.

La Confession d'un Traître

Les affaires d'espionnage deviennent tellement fréquentes depuis quelque temps que nous croyons intéressant de publier la confession qu'on va lire et qui est celle d'un traître. Pour des raisons, faciles à comprendre, il a gardé l'anonymat, mais on verra de suite l'importance de ces révélations.

Disons tout d'abord que cette confession dactylographiée, afin qu'on ne puisse reconnaître l'écriture, nous est parvenue par la poste.

L'affaire dont je vais parler remonte à l'année dernière, et si j'en parle aujourd'hui, c'est que je suis profondément écumé de ce que j'ai pu faire, en essayant de vendre les secrets de mon pays aux agents d'une nation hostile.

En outre, les agissements de ces agents et

la faiblesse de ceux qui deviennent des traitres, prend de telles proportions que je crois devoir réparer ma faute, en exposant ce qui m'est arrivé à moi-même.

Je servais dans un régiment d'Algérie, mais je ne dirai pas dans quelle arme, ni dans quelle ville.

J'étais parti avec ma classe et laissais derrière moi mon père, ma mère et ma jeune femme, qui venait d'avoir un bébé. Mon tort avait été de me marier avant d'être libéré du service militaire.

Mais ce sont là des choses qu'on ne raisonne pas quand on a vingt ans à peine et qu'on aime.

Durant ma première année de régiment, un incendie éclata chez nous, et père ainsi que mère y trouvèrent la mort.

Ce me fut un grand chagrin, comme on le pense, et je reportai toute mon affection sur ma femme et mon enfant.

Elle travaillait dur pour l'élever, car je ne pouvais rien lui envoyer, et c'est elle tout au contraire qui se privait souvent pour me faire parvenir quelque argent sur ses économies.

Un an s'était à peine passé depuis la mort de mes parents que j'appris soudain celle de ma femme.

Une dure vie de labeur et des privations sans nombre avaient eu raison d'une santé déjà délicate. Et, dans ses lettres, que j'ai là sous les yeux, toutes empreintes d'une joie

où il me semblait voir son sourire charmant, entendre son rire argentin, elle me cachait avec un soin jaloux le mal qui la rongea.

La phthisie l'emporta.

Il ne me restait plus que mon gamin, un bambin de deux ans et demi qu'une vieille parente, peu fortunée, recueillit chez elle jusqu'à mon retour.

Si j'insiste sur ces détails tout personnels, c'est qu'ils sont absolument nécessaires pour comprendre le mouvement d'égarément, d'aberration auquel je me suis laissé aller.

À l'école du soir, dont je suivais les cours de dessin, avant mon départ pour le régiment, j'avais acquis un certain « chic », un tour de main dans le paysage, et, à mes moments perdus, en Algérie, je faisais des dessins à la plume ou au crayon, des vues du pays, des costumes et des types arabes que des camarades plus fortunés, des sous-officiers, des officiers même quelquefois m'achetaient pour des sommes modiques.

J'avais coutume d'exécuter les paysages, d'après nature, et je me trouvais un dimanche en train de dessiner de la sorte ; je ne sais pourquoi cependant il m'était impossible de rien pouvoir esquisser.

J'avais reçu une lettre de ma parente ce matin-là, m'annonçant que le gamin était souffrant, et je voyais sans cesse sa petite tête se profiler sur mon papier.

Agacé, je fermai mon album, ramassai mes crayons et je me levais déjà pour m'en aller,

quand j'aperçus quelqu'un qui se tenait derrière moi.

— Qu'y a-t-il donc ? me fit-il dans un français légèrement teinté d'un accent étranger. Cela ne va donc pas le dessin ?

— Si, mais le jour descend et je ne peux plus travailler.

Je n'allais pas lui dire les pensées obsédantes qui avaient arrêté mon travail.

— Vous faites bien cependant, reprit-il, et devriez gagner de l'argent avec vos dessins. C'est pour un officier ?

Il m'ennuyait à la fin, et lui répondis de façon abrupte que je dessinais pour m'amuser.

— Et combien prendriez-vous pour ces paysages ?

J'envisageai une vente possible et me radoucis.

— Oh, cent sous pièce, lui dis-je, augmentant mon prix du double pour un « civil ».

— Je regrette d'être obligé de partir d'ici quelques jours, car j'aurais aimé à emporter quelques-uns de vos dessins. J'ai bien des photographies, mais ces vues ne sont pas prises des sites qui me plaisent le plus.

— Si mes dessins vous disent quelque chose, je pourrais vous en faire voir que j'ai à la caserne et qui vous conviendraient, je crois.

— Bon. Pourrais-je vous voir demain ?
— Certainement. Mais demain soir seulement, après cinq heures.



DE LA POLICE DANS LE MIDI

ÉGLISE CAMBRIOLÉE PAR DES AUTOMOBILISTES

— Des cambrioleurs montés en automobile ont mis à sac pendant la nuit, l'église de Bredons, près de Murat, dans le Cantal. Plusieurs statuettes anciennes, des tableaux et des vitraux en bois ont disparu.



VOL À MAIN ARMÉE. — Trois espagnols qui s'étaient présentés de bonne heure à la métairie Tarting, près de Reynes, se sont jetés, revolver au poing sur la fermière, une dame Alcoupe Rose, dont le mari était absent. Après l'avoir ligotée et assommée, ils ont cambriolé tous les meubles et se sont entus après avoir brisé une bouteille de vin blanc sur la tête de la pauvre femme, que son fils trouva attachée, et tout ensanglantée à son retour.



MUTINERIE DANS UNE MAISON CENTRALE. — Un grand nombre de détenus après s'être groupés dans les dortoirs pendant la nuit, ont parcouru les couloirs en manifestant bruyamment contre l'administration. Les gardiens ne pouvant rétablir l'ordre, firent appeler la troupe. 65 hommes du 40^e d'infanterie étant arrivés, les mutins semblèrent s'apaiser. Mais une fois les soldats repartis, la mutinerie recommença plus violente, et l'on dut envoyer cette fois chercher les pompiers, qui, par des douches copieuses, mirent fin à l'effervescence.



UN MARI TIRE SUR SA FEMME ET SE SUICIDE. — Les époux Castan, gérants d'une succursale de maison de crédit s'étaient mis au lit vers 10 heures du soir, après avoir couché leurs enfants, lorsque subitement, le mari s'adressant à sa femme lui dit que « l'heure était arrivée ». Sa femme, épouvantée et se souvenant de menaces anciennes, voulut fuir. Mais avant qu'elle eût pu sauter à terre, le mari avait saisi un petit revolver dissimulé entre le sommier et le matelas et en avait déchargé une ba le à bout portant sur la malheureuse. Blessée à l'occipital, Mme Castan réussit à fuir et gagna le premier étage pour appeler au secours. Le meurtrier croyant avoir tué sa femme se faisait sauter la cervelle pendant que les voisins accouraient. La mort fut instantanée. On attribue ce drame à la jalousie.

été plus vive encore lorsqu'elle s'était trouvée en face d'une jeune femme, très élégamment vêtue, qui la saluait, puis qui, sans attendre l'autorisation sollicitée, s'élançait à son tour vers les roseaux, enfonçant jusqu'à la cheville ses bottines vernies dans l'eau du marécage, puis, brisant de sa main gantée les tiges des iris, en cueillait vite un superbe bouquet qu'il rapportait aussitôt à la jeune fille.

Et tout cela, si prestement, que lorsque Loula eut le bouquet entre les mains, elle n'était pas encore revenue de la stupeur qu'elle venait d'éprouver.

Le jeune homme, avec un respectueux, un aimable sourire, ajoutait, en s'inclinant :

— Trop heureux, mademoiselle, d'avoir pu vous faire plaisir.

Ah ! ces mots... prononcés dans la langue qu'elle n'entendait plus parler... avec quelle douceur, ils parvinrent à ses oreilles !

Elle en était grisée... ils agissaient sur elle comme un philtre mystérieux...

Mais, Hugues, brusquement, se rappelait qu'il était à des centaines de lieues de Paris, dans un pays étranger, et que cette délicieuse... oh ! combien délicieuse enfant... ne devait pas comprendre un traître mot de ce qu'il disait.

Elle devina sa pensée.

Elle eut un sourire.

— Rassurez-vous... dit-elle, en un français très pur... sans le moindre accent... j'entends et je parle assez couramment votre langage, monsieur...

— En ce cas, mademoiselle, dites-moi, que vous ne me gardez pas rancune de mon action, et de la façon quelque peu singulière dont je me suis présenté à vous.

— Mais... au contraire... protesta-t-elle... il m'appartient de vous remercier... On dit les Français galants. En toute occasion ils s'efforcent de le prouver.

La glace était rompue.

Il avoua :

— Depuis quelques minutes... à distance... je vous suivais... Vous m'étiez apparue, dans ce décor de rêve, comme une sorte de fée... la fée aux iris, ajoutait-il en riant.

Elle avait fermé les paupières. Son trouble augmentait. Chacune des paroles du jeune homme faisait passer un frisson dans ses veines.

Enhardi, il reprit :

— Dois-je vous confesser, mademoiselle, que ce n'est pas le hasard, uniquement, qui m'a mis en votre présence ?

— Hier, en compagnie de l'un de mes amis, je vous ai aperçue pour la première fois... et depuis, votre pensée ne m'a pas quitté.

— Je suis venu ici... aujourd'hui... dans le secret espoir de vous y rencontrer.

— Vous le voyez, mon espoir n'a pas été déçu.

Et, comme elle avait un geste effarouché... un geste de réprobation :

— Oh ! ne vous offusquez pas de mes paroles. Le sentiment qui, à votre vue, a pris possession de moi est profondément respectueux.

— Les Français sont galants, disiez-vous tout à l'heure.

— Ce n'est pas un crime de dire à une jeune fille... qu'elle est jolie... et l'hommage discret, qui, humblement, monte vers elle... ne saurait alarmer sa pudeur.

— Si, en m'exprimant ainsi, j'ai commis une faute, laissez-moi croire que vous me pardonnez.

Il prononçait ces mots sur un ton si soumis, si implorant, que, malgré l'angoisse qui, subitement, l'avait envahie, elle ne put s'empêcher de sourire.

— Je vous pardonne... déclara-t-elle simplement.

Elle faisait un pas pour s'éloigner.

— Oh ! ne partez pas encore, je vous en supplie.

— Si je vous ai froissée, je ne recommencerais plus, je vous le jure.

— Soit... consentit-elle... j'ai votre promesse ?

D'un signe de tête il acquiesça.

Puis :

— Vous aimez la France ? questionna-t-il.

— Oh ! oui... de toutes mes forces, monsieur.

— Comme vous dites cela avec ferveur... Y auriez-vous des amis... des parents ?

Elle avait tressailli.

Une pâleur soudaine se répandit sur son visage.

— Oui... dit-elle... presque dans un souffle... Ma famille est française... Moi-même je suis née à Paris.

— En ce cas, je ne m'étonne plus que vous parliez avec tant de pureté, avec tant de correction.

— Oh ! j'avais cinq ans lorsque j'ai quitté mon pays... Depuis, plus jamais, je ne me suis servi de ma langue maternelle... J'ai oublié bien des expressions... bien des mots... Et je n'ai pas à vous cacher qu'il m'a été agréable de rencontrer en vous un compatriote... avec qui j'ai pu causer... dans le parler qui fut celui de mon enfance.

— Vous n'êtes donc jamais retournée en France ?

— Jamais.

Il y eut un instant de silence.

Il demanda :

— Vous êtes orpheline ?

Elle ne répondit pas directement à la question du jeune homme.

— Je vis auprès de mon père, là-haut, au manoir du Bois-Dormant.

Elle désignait la montagne.

Et, faisant un pas dans la direction du cheval dont elle avait fixé les rênes à un arbre :

— Adieu, monsieur.

Il comprit qu'il n'avait plus de raison... plus de prétexte... pour la retenir... quelques secondes encore... près de lui.

Il dit doucement :

— Mademoiselle, j'habite le château des Roches, où je suis venu en villégiature... Dans quelques semaines... dans quelques jours peut-être, je regagnerai la France... J'emporterai, des quelques minutes charmantes passées près de vous, un souvenir inoubliable. Me le permettez-vous ?

Elle balbutia :

— Puis-je vous le défendre ?

Et, avec un léger sourire :

— Ce sont des choses que l'on dit... et que l'on oublie...

Il protesta :

— Oh ! je n'oublierai pas, je vous le jure...

— Au loin, votre pensée me suivra...

Puis, avec un geste de prière ardente :

— Avant que de m'éloigner à tout jamais peut-être... accordez-moi la faveur de vous revoir... de vous parler une fois encore de cette France qui forme un lien entre nous...

Elle s'était remise en selle... Emue, elle regarda le jeune homme... Il avait, cette fois, trouvé les paroles qui devaient prendre le chemin du cœur de celle qu'il voulait convaincre...

Pourtant, elle hésita un instant encore.

Puis cravachant l'animal, elle s'éloigna en criant :

— Après-demain... si le temps est beau, je repasserai ici à la même heure.

Et elle disparut, à un brusque détour du sentier.

Hugues rayonnait.

Un sourire étrange, mauvais, erra sur ses lèvres minces.

Une flamme de triomphe s'était allumée dans ses prunelles.

— Toi, ma petite, dit-il, je te tiens...

— Tu arriveras où je veux te conduire.

Et, rasséréné... presque joyeux... il s'éloigna, en sifflant un air qui, pour le moment, faisait fureur dans les cabarets de nuit de Montmartre...

... Il s'éloigna sans voir que, derrière lui, d'un taillis voisin dont les arbustes s'écartèrent, un homme venait de surgir.

... L'homme avec qui, la veille, la jolie fille du Bois-Dormant avait eu un entretien dont Hugues avait pris ombrage... un entretien qui, en vérité, ne semblait nullement déplaire à la riche héritière.

... Boris !...

... Le fils du chef de la Secte-Rouge !...

... Boris qui... pâle... une souffrance atroce au cœur... avait assisté à cette scène.

... Et qui se disait :

— Mon Dieu... c'est affreux. Voilà que je suis jaloux de cet étranger !

— Oh ! avec quelle ardeur je l'aime !

— S'est-elle même aperçue de mon amour... de l'amour d'un malheureux... sur qui son regard... oh ! si doux... si tendre... a daigné s'abaisser ?

— Pauvre ver de terre épris d'une étoile !

— Qu'importe !... il faut que je sache s'il m'est permis d'espérer.

— Dès ce soir, je saurai !...

VII

L'IMPOSSIBLE AMOUR !

Cette nuit-là, un entretien pénible avait lieu entre Vareski et son fils.

Très tard, celui-ci était rentré au campement.

Inquiet, le vieux chef l'attendait, assis devant la tente dressée pour lui...

Depuis quelque temps... depuis la visite faite par lui et Boris au comte Jean Ledka et à sa fille... il avait remarqué un changement dans l'attitude du jeune homme.

A deux reprises déjà, sous un prétexte que le vieillard avait reconnu être faux, il s'était rendu au loin... dans les alen-

Nous primes rendez-vous, et le lendemain en effet, je le rejoignis à la terrasse d'un café qu'il m'avait désigné.

— Ah, vous voilà, me dit-il, en m'apercevant. Puis il me causa de différentes choses et je me demandais réellement s'il avait oublié pourquoi j'étais venu.

— Ce sont vos dessins ? fit-il enfin, en dépliant le rouleau que j'avais apporté.

Il les examina avec soin, les trouva fort bien, en choisit quatre et me donna un louis.

Mon inconnu régla nos consommations, et m'accompagna un bout de chemin.

La route que nous prenions nous conduisait à un point d'où l'on apercevait les forts et une partie du système de défense du port.

— Dites-moi, fit-il alors, il se trouve que je suis forcé de rester ici plus longtemps que je ne le pensais. Ne pourriez-vous pas me faire quelques autres dessins ? Un, pris d'ici, par exemple ?

— Si, mais un paysage seulement, sans aucune indication des forts.

— Pourquoi ?

— Cela nous est formellement défendu.

— Qui en saura rien ? Sans ces constructions, le paysage perdrait tout son charme.

Instinctivement je me sentais gêné.

— Après tout, c'est comme vous voudrez, continua-t-il. Vous avez raison.

Il y eut un instant de silence, puis il reprit :

— Votre gouvernement doit avoir une grande confiance en son armée, car qu'est-ce qui empêcherait un homme, capable comme vous, par exemple, de dresser des plans de l'intérieur des forts, de la position des canons et de donner toute autre information dont une puissance ennemie pourrait se servir en cas de guerre ?

— Les sentiments que nous avons en nous de l'Honneur et de la Patrie ! interrompis-je aussitôt.

— Le fait s'est produit cependant.

— Oui, mais il faut trouver l'homme pour le faire.

— Il y a bien peu de choses que l'argent ne saurait acheter, le tout est de savoir s'y prendre. Votre paye est bien minime... en outre un homme peut, pour un rien, se trouver en butte à l'hostilité d'un supérieur... se dégoûter du métier... Vous n'allez pas me dire que pour une somme de dix mille francs, par exemple, un homme qui se trouverait dans ces conditions ne vendrait pas des secrets militaires, s'il en avait la possibilité, pour recommencer une autre existence avec cet argent ?

Pour la première fois, je m'aperçus que c'était en réalité à moi qu'il s'adressait, en me parlant ainsi.

Que n'aurais-je pu faire avec dix mille francs ! Attendre une libération toute proche, retourner auprès de mon enfant, le rendre

heureux, recommencer la vie, comme il le disait ! La tentation était trop grande !

— Ecoutez ! lui dis-je, parlons franchement, est-ce à moi que vous faites cette offre ?

— A vous ou à d'autres.

— Dix mille francs ?

— Dix mille francs qui seront payés en or français.

Cette offre me tourna la tête. Sans réfléchir j'acceptai :

— Je suis votre homme ! lui dis-je. Et cette somme me sera payée par vous à la remise des dessins.

— Des dessins ? fit mon interlocuteur, vous plaisantez. Non, il me faut des photographies !

Sa réponse inattendue me démonta, et je compris, alors seulement, la difficulté de la tâche que j'avais promis d'accomplir. J'hésitai. Allais-je être à tout jamais un traître à ma patrie ? Ou bien reviendrais-je sur ce que j'avais dit ?

J'eus la vision de mon enfant, souffrant de la misère peut-être, ou tout au moins du besoin. Et j'avais là, tout près de moi dix mille francs que je pouvais toucher dans l'espace de quelques jours, pour un travail relativement peu difficile à faire.

L'amour de mon gamin, et — je l'avoue — la cupidité eurent raison de mes derniers scrupules.

Je décidai d'avoir cet argent, coûte que coûte !

Combien d'hommes dans ma position auraient agi autrement ? Surtout quand cette décision changeait entièrement l'existence, transformant en un avenir de bonheur une vie qui ne pouvait être faite que de misère, avec charge d'âme ?

Qui m'empêchait, d'ailleurs, une fois mon coup fait, de faire parvenir au ministère de la Guerre, une lettre anonyme, confessant ma trahison, afin de permettre aux autorités militaires de réparer en temps le mal causé, et rendre ainsi mes divulgations inutiles ?

Pour arriver à mon but, je ne me doutais pas des obstacles que j'allais encore avoir à surmonter !

D'abord je ne connaissais rien à la photographie. Ensuite je n'avais pas d'appareil et mon inconnu — qui me dit s'appeler Rosenthal, en me fixant un rendez-vous pour le surlendemain — refusa absolument de m'en procurer un, d'abord pour éviter des poursuites contre lui, en cas de surprise et parce que le prix qu'il m'offrirait devait tout comprendre, frais et faux frais.

La situation devenait très embarrassante.

Il y avait au régiment un gradé d'un rang subalterne, avec lequel j'étais très lié et qui, comme moi avait de grands besoins d'argent.

Il avait été préparateur chez un photographe, avant de partir au service, et connaissait tous les dessous du métier.

Je résolus de le prendre dans ma confi-

tours du Bois-Dormant... et son absence s'était prolongée jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Quel était le but mystérieux de ces excursions ?

Pourquoi, à son retour, Boris semblait-il sombre, préoccupé, nerveux, pourquoi ne répondait-il que par monosyllabes aux questions de son père ?

Celui-ci se le demandait.

Et... il avait cru deviner.

Pour que le jeune homme, qui jusqu'alors ne lui avait tenu secrète aucune de ses pensées, se cachât de lui... il fallait qu'une femme eût passé dans sa vie... il fallait qu'il fût dominé par un amour sérieux, profond...

... Peut-être irrésistible.

A cette idée, le vieux chef avait eu un frémissement d'angoisse et de colère.

... De colère surtout.

Car il n'ignorait pas la puissance de l'amour, qui des forts souvent fait des faibles, de l'amour, qui rend fous les hommes, les prive de leur arbitre, les pousse à tous les oublis, à tous les renoncements et aussi, parfois, hélas ! à toutes les lâchetés.

Et il avait peur pour Boris.

Or, si celui-ci donnait son cœur à une femme, qu'allait-il rester en lui de sa foi patriotique ?

Telle était l'interrogation que le vieillard, inquiet et attristé, se posait à lui-même.

Soudain, il tressaillit.

— Vous m'attendiez, père ?

— Oui, et je commençais à m'alarmer de ton retard.

Le vieillard avait prononcé ces mots d'une voix grave, d'une voix où Boris sentit un reproche.

Il y eut quelques secondes de silence, puis le jeune homme reprit :

— J'ai à vous parler longuement et confidentiellement, père.

— En ce cas, je l'écoute.

— D'abord, laissez-moi solliciter votre pardon. Vous êtes bon, vous me l'accorderez.

— Ou'as-tu donc fait, mon fils ?

— Je vous ai caché la vérité. Depuis trois jours je suis coupable de mensonge. L'énergique visage du vieillard ne manifeste aucun étonnement.

Ce que disait son fils, ne le savait-il pas ?

Boris continuait.

— Je vous ai menti en vous déclarant que mes sorties hors du campement étaient motivées par des visites faites à certains de nos partisans. Il n'en est rien.

» Elles avaient un autre but.

» Vous avez cru que je consacrerai toutes mes forces, toute mon énergie, que je vouerai à jamais mon existence à la sainte et noble cause de la patrie.

— Il s'agit d'une femme, n'est-ce pas ?

fit Vareski avec rudesse...

— Oui, père.

Ce fut en baissant la voix qu'il fit cet aveu.

— Depuis combien de temps la connais-tu ?

— Depuis notre séjour dans la vallée de la Tepl... Mais auparavant, bien des fois, vous m'aviez parlé d'elle... vous m'aviez vanté sa douceur, sa charité pour les humbles... l'élevation de ses sen-

timents, ses vertus qui font d'elle presque une sainte...

» Et, en vous écoutant, chaque fois, mon cœur battait très fort.

» Je ne l'avais pas encore vue que, je crois, je l'aimais déjà.

» Et, lorsque je me suis trouvé enfin en sa présence, il me semblait que depuis longtemps je la connaissais !

— Malheureux !... celle que tu aimes serait ?...

— Mademoiselle Loula... oui père...

— Je te croyais fort, Boris.

— Je l'étais.

» J'ai lutté. J'ai essayé de me convaincre moi-même de la folie de mon amour. Peine inutile. Toute lutte, toute révolte étaient vaines.

Vareski, frémissant, dévisageait le jeune homme.

— Et alors ? demanda-t-il.

— Alors père... c'est entre vos mains que je place mon sort.

» A vous de décider...

— Moi !

— Oui, père...

» Car il est une chose encore que je ne vous ai pas dite.

» Si mademoiselle Loula a produit sur moi une impression profonde, ineffaçable... je crois... j'ose espérer qu'elle-même n'a pas été insensible à l'hommage discret, respectueux, rendu à sa beauté souveraine par un malheureux !

— Comment... tu l'es permis de lui dire...

— Non, père, pas un mot d'aveu n'est sorti de ma bouche. Et cependant je suis presque certain de ne pas me tromper. Les yeux ont un langage souvent plus éloquent que les lèvres. La fille du comte Ledka a posé sur moi son regard plein de douceur... Elle voyait mon trouble... Elle avait conscience de ce qui se passait en moi... et elle n'en marquait pas d'irritation.

A cet instant, un souvenir traversa l'esprit du jeune homme... le souvenir du jeune étranger et de Loula, quelques heures plus tôt, s'entretenant familièrement...

Un frisson le parcourut.

... Et tout bas... pour lui-même... il acheva :

— Pourtant, j'ai peur de l'avenir.

A voix haute, Boris poursuivait :

— Père, votre bonté est grande... elle est infinie... La confession que je viens de vous faire vous cause, j'en suis convaincu, une immense, une incommensurable tristesse... Dans vos yeux, où j'ai l'habitude de lire, je vois un reproche, un blâme...

» Mais, vous ne me maudirez pas !

» Croyez que votre enfant ne se désintéressera jamais du noble but que vous vouliez assigner à sa vie.

» Quoi qu'il arrive, je chercherai à l'atteindre.

» Mon amour pour mon pays, pour la Bohême opprimée, asservie, demeurera vivace en moi.

» Au lieu d'une j'aurai deux affections au cœur, voilà tout !

» Si je n'avais deviné, depuis longtemps un mystère dans notre vie, père, je n'oserais pas nourrir un espoir qui peut paraître insensé !...

» Mais j'ai la conviction que le nom de Vareski n'est pas le vôtre, qu'il en cache

au autre, noble, honoré, auquel pour votre pays, par un admirable sacrifice, vous avez renoncé...

» Vous ne m'avez jamais parlé du passé.

» Et moi, respectant en vous le sentiment qui vous imposait silence, je ne vous ai importuné par aucune question.

» J'attendais que vous vous décidiez à lever, pour moi, le voile mystérieux de mon origine.

» Un jour, alors qu'il ne me croyait pas auprès de vous, le vieil Ibrahim qui vous connaît de longue date et qui autrefois, dit-on, fut votre serviteur, au lieu de vous appeler : chef, vous a nommé : monsieur le comte.

» D'un mot, en me désignant vous lui avez fait comprendre son imprudence... Il est parti tête basse, confus...

» A différentes reprises encore j'ai fait certaines remarques de la même nature.

» J'ai donc tout lieu de croire qu'entre moi et la fille du comte Ledka, les distances ne sont pas celles que semblent indiquer les apparences.

» Et je viens vous supplier de me dire si je puis, comme je l'espère, oser aspirer à la main de celle que j'aime... de celle sans qui, je vous le jure, je ne pourrais vivre désormais.

» Parlez père...

» Et puisque j'ai le droit de porter un nom respecté en Bohême, dites-moi quel est ce nom ?...

Boris, avait saisi dans ses mains brûlantes de fièvre, les mains du vieillard. Celui-ci se taisait...

Sur son visage le reflet d'une douleur intense se lisait.

Il se dégagea doucement mais fermement de l'étreinte du jeune homme. Il passa la main sur son front.

Un instant, il parut hésiter.

Enfin il se décida.

— Tu l'auras voulu, Boris... Et le secret que je t'ai caché jusqu'à ce jour, tu vas le connaître.

(Lire la suite au prochain numéro.)

UN DON JUAN ITALIEN

Il y a quelques mois, le capitaine d'artillerie italien Giovannardi, fut trouvé en conversation intime avec deux dames dans un hôtel très élégant de la Spezzia. Les deux dames étaient deux sœurs et très riches, de telle sorte que le scandale put être étouffé. Seulement, la nouvelle de cette trahison singulière arriva aux oreilles des deux maris trompés qui firent surveiller leurs femmes et purent acquérir les preuves que celles-ci s'étaient rendues dans un hôtel de Milan avec l'officier qui était leur amant et auprès de qui elles avaient dormi dans la même chambre.

Ayant eu ainsi les preuves de la trahison, les deux maris se séparèrent de leurs femmes et intentèrent un procès pour adultère contre le capitaine Giovannardi. Le résultat de l'enquête judiciaire permit de savoir que le capitaine avait été d'abord l'amant des deux sœurs sans que l'une sut rien de l'autre. Quand elles découvrirent le pot aux roses, elles faillirent presque faire un drame, mais ensuite, avec beaucoup d'esprit pratique, elles décidèrent de partager également leur amour. Ces deux dames sont les nièces d'un des ministres du cabinet actuel, le mari de l'une est notaire et le mari de l'autre industriel.

Le plus drôle, c'est que beaucoup de témoins affirment que le galant officier, cause de tout le mal, est l'homme le plus laid de toute l'armée italienne.



SCOURS ENNEMIES. — Trois jeunes sœurs belges, qui vivent ensemble à Paris, mais en mauvaise intelligence, se sont prises de querelle, rue Saint-Denis, et se sont battues à coups d'épingles à chapeaux et de couteau. Ida van Houtwen, l'une d'elles, a été sérieusement blessée et est à l'Hôtel-Dieu. Ses sœurs ont été envoyées au dépôt.



CRIBLÉ DE COUPS DE COUTEAU. — Un journaier, Albert Dreux, sa journée finie, rentrait chez lui à Parrelage, lorsque arrivé à que ques pas de son domicile, trois individus s'élançèrent sur lui, et avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître, il s'a laissait comme une masse le corps criblé de coups de couteau. Des passants accoururent et à leur vue les agresseurs prirent la fuite et se dirigèrent à toutes jambes vers la gare, sautèrent dans un train qui partait pour Paris. SEINE-ET-OISE



QUERELLE A COUPS DE FUSIL. — A Chenoise, près de Provins, un garde-chasse François Pfeiffer, âgé de 69 ans, a tiré des coups de fusil sur une femme Lazare qui a été blessée grièvement. Les témoins de cette scène, indignés, rouèrent Pfeiffer de coups et le jetèrent ainsi que sa femme dans une mare voisine. SEINE-ET-MARNE



DUEL DE FEMMES. — Une ménagère, Marguerite Ocueteau, 29 ans, avait voué une haine terrible à une de ses voisines, Mme Josephine Gougis, 32 ans, qu'elle accusait d'entretenir des relations avec son amant. Le hasard les ayant mises en présence, un matin sur le marché, elles en vinrent immédiatement aux injures. Josephine Gougis se fâcha tout rouge et gifla son adversaire. Celle-ci extrayant de son filet à provisions un long couteau de table, d'un geste brusque le planta dans le côté droit de sa rivale. Elle a été arrêtée. PARIS

dence, car il possédait un appareil. Il fit moins de difficultés que je ne l'aurais cru pour entrer dans cette combinaison. Il fut convenu que nous irions de moitié, mais j'eus soin de lui dire que mon étranger ne m'avait promis que 2.000 francs.

Il devait donc m'en rester 9.000.

Le lendemain, nous nous mettions à l'œuvre et primes cinq vues de forts, qu'il développa.

Il restait à en prendre une dernière qui devait englober toute la rade avec les différents travaux de défense navale.

Pour l'obtenir, il fallait se rendre sur une hauteur d'où on avait vue sur l'ensemble de la rade.

Il était impossible d'y aller dans la journée à cause des travaux auxquels nous étions astreints, aussi fut-il décidé entre nous, que je sauterais le mur » de nuit; je gagnerais ensuite l'endroit choisi, et au petit jour, j'en prendrais le dernier cliché, rentrant en temps pour le réveil.

Mon ami développerait la plaque, et le soir nous irions ensemble retrouver Rosenthal.

Notre plan réussit au début, comme nous nous y étions attendus.

J'escaladai les rochers qui formaient l'éminence dont j'ai parlé, et j'attendis les premières lueurs du jour, muni du petit appareil photographique.

Les heures me semblèrent bien lentes à passer, mais le moment tant attendu arriva enfin ! Je donnai une pose un peu plus lon-

gue, puis tout fut dit. J'avais ma dernière vue photographique. Il ne s'agissait plus que de redescendre et regagner mon cantonnement par la route que j'avais prise pour en sortir, dans la nuit.

A mi-chemin de la hauteur, courait un sentier qui conduisait à des grottes, taillées dans le roc et où se réfugiaient des Arabes, voleurs, mendiants, la lie des tribus avoisinantes, bandits capables de tout. De l'autre côté de ce sentier escarpé, le roc était presque à pic, et la mer en battait la base, à marée haute et basse.

Comme je descendais difficilement, tenant l'appareil d'une main, et m'accrochant du mieux que je pouvais de l'autre et des pieds aussi au rocher, une pierre vint à glisser, puis tomba; au-dessous de moi j'entendis partir un cri de douleur. A peine me trouvais-je sur le sentier qu'un vieil Arabe, la matraque en main s'avança vers moi, accompagné d'un enfant qui portait au front une blessure assez insignifiante, mais qui saignait néanmoins.

Avec force gesticulations, le vieillard me fit comprendre que ma pierre, en tombant avait blessé l'enfant et qu'il exigeait de l'argent de moi pour le mal cause.

J'eus beau retourner mes poches et lui faire voir que je n'avais pas un sou vaillant sur moi, il ne voulut rien entendre, et devint de plus en plus menaçant.

Le dos au roc, pour parer à toute éventua-

lité, j'aperçus quatre autres Arabes également armés de matraques et de pierres, et je compris la menace de son attitude.

Ils étaient en nombre et j'allais passer un mauvais quart d'heure. Mon parti fut vite pris : au risque de me faire briser les reins à coups de bâton, je m'élançai au milieu d'eux, et cette action subite de ma part, me permit de me frayer un passage parmi mes assaillants.

Je courais à perdre haleine, quand je fus atteint par une volée de pierres. Mon pied glissa. Je tombai et aussitôt les Arabes me rejoignirent.

Deux d'entre eux me maintenaient à terre, tandis que les autres fouillaient mes poches. Ils m'arrachèrent mon appareil photographique, le brisèrent en morceaux, pensant y trouver de l'argent caché, puis déçus, le lancèrent par-dessus le roc, au fond de la mer.

Je reçus encore quelques horions, puis toute la bande s'enfuit.

Je me relevai avec peine et heureusement pour moi, pus rentrer au cantonnement avant le réveil, sans être aperçu.

Mes membres étaient brisés. J'étais fourbu. Il me fallut conter à mon ami toute mon équipée de la nuit, par le détail.

— C'est bien ennuyeux, me dit-il, que tu n'aies pas réussi. Pour l'appareil, je m'en moque, il est au fond de l'eau, personne n'ira l'y chercher. Enfin, nous avons toujours cinq bonnes vues. C'est déjà quelque chose. Nous

allons toujours livrer cela à ton client, et c'est bien le diable, s'il trouve à redire.

Le soir, en effet, tous deux nous nous rendimes au rendez-vous de Rosenthal. Il était convenu que mon ami me quitterait à peu de distance de là.

L'étranger ne s'y trouvait pas. Je l'attendis deux longues heures, mais il ne parut point, et jamais je ne le revis.

Il est probable qu'à distance il m'avait aperçu en compagnie d'un gradé, et craignant que je n'aie trop parlé, d'être arrêté peut-être, il avait fui.

Toutes nos recherches pour trouver Rosenthal furent vaines. Dans aucun hôtel on n'avait eu un voyageur de ce nom. Nous conservâmes nos vues pendant quelque temps, pensant que l'étranger reviendrait peut-être. Mais comme au moment de notre libération à tous deux, il n'avait pas donné signe de vie, nous avons détruit les clichés.

Je ne cherche à donner aucune autre excuse, en tant de circonstances atténuantes de ma mauvaise action, que les faits relatés au début de cette confession.

Puisse celle-ci, toutefois, faire réfléchir à deux fois ceux que l'argent pourrait tenter de devenir traitres à leur patrie, — même par besoin.

(Reproduction interdite.)

MARTIN-NUMA

LE PLUS GRAND DÉTECTIVE DU MONDE

SUITE

ROMAN INÉDIT par **LÉON SAZIE** (Auteur du "Pouce")

CHAPITRE XLVI

DANS LA GROTTÉ (suite).

Plus tard, il me dit :

— Si vous m'aviez vu à ce moment, mon cher Courville, vous m'auriez trouvé absolument merveilleux, étonnant, fantastique.

« Je me tenais en face de mon adversaire, raide, immobile, souriant.

« Et j'essuyais son feu avec un calme absolu.

« Et je tenais en profond mépris chaque coup qui m'était destiné.

— Il paraît, en effet, que Prosper qui assista à cet étrange duel était plus impressionné que vous.

« C'est lui qui tremblait pour vous.

— Je m'en doute.

— C'était une imprudence plus qu'une preuve de bravoure, ce que vous faisiez en ce moment.

— Erreur, mon cher, c'était de la prudence, de l'extrême prudence.

Il insista même :

— C'est-à-dire qu'agir tout autrement, c'était commettre la pire des folies.

— Comment cela, — demandai-je étonné, — se tenir immobile, bien en face, devant le canon de son rival, lui servir de cible, c'est de la prudence.

— Absolument.

Souriant, il ajouta :

— On est héros à bon compte dans ces conditions-là...

« Et comme je n'ai aucune vanité, je vais vous révéler mon secret.

« Vous pourrez l'employer à l'occasion.

« Vous vous en trouverez toujours très bien.

« Voici, mon cher ami... C'est tout ce qu'il y a de plus simple.

« Le courage en quoi consiste-t-il ?

— A braver le danger...

— Mais quand il n'y a pas de danger ? Quand il n'y a rien à braver... comment appelleriez-vous cela ?

« Ne cherchez pas, il n'y a pas de mot.

« Or j'étais sûr de n'avoir pas de danger à braver...

« Je ne veux pas voler les lauriers du courage.

— Cependant l'ennemi tirait sur vous.

— Oh ! oui... et souvent et beaucoup.

— Alors.

— Mais il tirait si mal !... J'en avais pitié !...

— Voyons, voyons, vous plaisantez toujours.

— Nullement. J'ai promis de révéler le secret de ma merveilleuse bravoure.

« Le voici.

« Vous savez que pour bien tirer au revolver surtout, il faut une main absolument calme, une main tout à fait sûre, qui ne bouge pas, qui ne tremble pas.

« Il faut n'avoir pas de nerfs ! vous le savez ?

— Parfaitement.

— Or, mon ennemi était tout à fait le contraire de ce que réclame le manuel du parfait tireur.

« Tout d'abord la surprise que lui causa ma vue provoqua chez lui un ébranlement qui déséquilibra du coup tout son être.

« La rage, la fureur, l'aveuglaient.

« Il ne visait même pas...

« Sa main se crispait sur la crosse de son arme, la serrait à la briser, ce qui est absolument contraire à tous les principes de tir qui recommandent de caresser la crosse du pistolet, de la tenir comme on tiendrait un petit oiseau, serrer pour qu'il ne s'échappe pas, mais ne pas l'étouffer.

« Or, avec son revolver, mon adversaire aveuglé tendait vers moi le poing chaque fois qu'il pressait la gâchette comme s'il voulait, en même temps que la balle, m'envoyer un coup de poing.

« Ce n'était vraiment pas le moyen de bien viser.

« Et comme il lui tardait, en surplus, de rejoindre ses hommes qui, sans aucun scrupule, l'avaient abandonné à son malheureux sort, il se dépêchait de tirer toutes les cartouches de son revolver.

« Je ne pouvais faire autrement.

— Oui, — lui dis-je, — oui, je sais, quand vous êtes brave, vous ne pouvez jamais faire autrement.

« C'est toujours malgré vous.

« Vous n'avez aucun mérite.

« Et vous vous applaudiriez vous-même, si, par hasard, il vous arrivait au

C'était ainsi que chaque fois ce héros parlait de lui-même.

Il n'avait jamais fait acte de bravoure. C'était tout simple, tout logique.

Cependant, cette fois dans la grotte, il essuya les balles de son adversaire avec un sang-froid extraordinaire.

Il pouvait nous dire ensuite qu'il était sûr de ne pas être touché, personne à sa place n'eût eu ce courage calme, cette tranquillité, cet empire sur soi, que cet homme admirable montra à ce moment.

Le commandant cependant ayant épuisé son revolver le jeta violemment comme une pierre à Martin-Numa.

Cette fois, le revolver, qui n'avait jamais touché quand il tirait, atteignit la cible vivante, ce que n'avait fait aucun projectile.

Martin-Numa, qui avait vu l'arme venir sur lui, fit un mouvement pour l'éviter. Il pencha un peu le corps.

Et sa théorie qui disait, que pour ne pas être touché, il fallait ne pas bouger trouva là une preuve violente.

Le revolver l'atteignit à la jambe cependant... malgré son écart, et dans le mouvement qu'il fit, il glissa sur le rocher où il se tenait... il glissa sur la mousse qui recouvrait ce rocher et il roula à terre.

Ainsi le comique coudoie toujours le tragique.

Or la chute ne fut ni longue, ni dangereuse.

Une simple glissade.

Mais cela suffit pour donner le temps au bandit de se sauver.

Quand Martin-Numa se releva, le commandant caché, comme ses hommes tout à l'heure, par les rochers, fuyait.

Et ce hasard, ce hasard que Martin-Numa niait toujours, ce hasard voulait que depuis le commencement de ce singulier duel, le roi des Détectives se trouvât précisément en face de son adversaire et mit Prosper dans l'impossibilité de tirer sur le bandit, sans risquer de blesser son chef.

Prosper rageait...

Il n'osait rien dire à son chef.

Il se demandait pourquoi il ne faisait pas usage de son arme, pourquoi il ne répondait pas au feu de son ennemi, pourquoi enfin l'occasion étant belle, il ne l'abaissait pas définitivement.

Qu'aurait-on pu lui dire plus tard, lui reprocher ?

N'était-il pas à la poursuite de ces malfaiteurs ?

N'était-il pas ici en cas de légitime défense ?

Prosper n'y comprenait plus rien.

Quand Martin-Numa glissa et tomba...

Prosper poussa un cri de joie.

Il allait pouvoir tirer enfin.

Vivement il visa avec son revolver, le bandit qui commençait sa fuite, sans perte de temps.

Il fit feu.

Un cri de douleur lui annonça que son coup avait porté.

Mais il ne put renouveler, car déjà le bandit s'abritait derrière les rochers.

Pendant ce temps, si rapide qu'il fût, Martin-Numa s'était relevé.

Promptement, il saisit Prosper par le poignet.

— Venez, — cria-t-il — Venez.

— Laissez-moi courir après cet homme, — dit Prosper voulant se défaire de cette étreinte — je l'ai blessé... Il est à nous.

— Venez... — répéta Martin-Numa.

Et brusquement il l'entraîna.

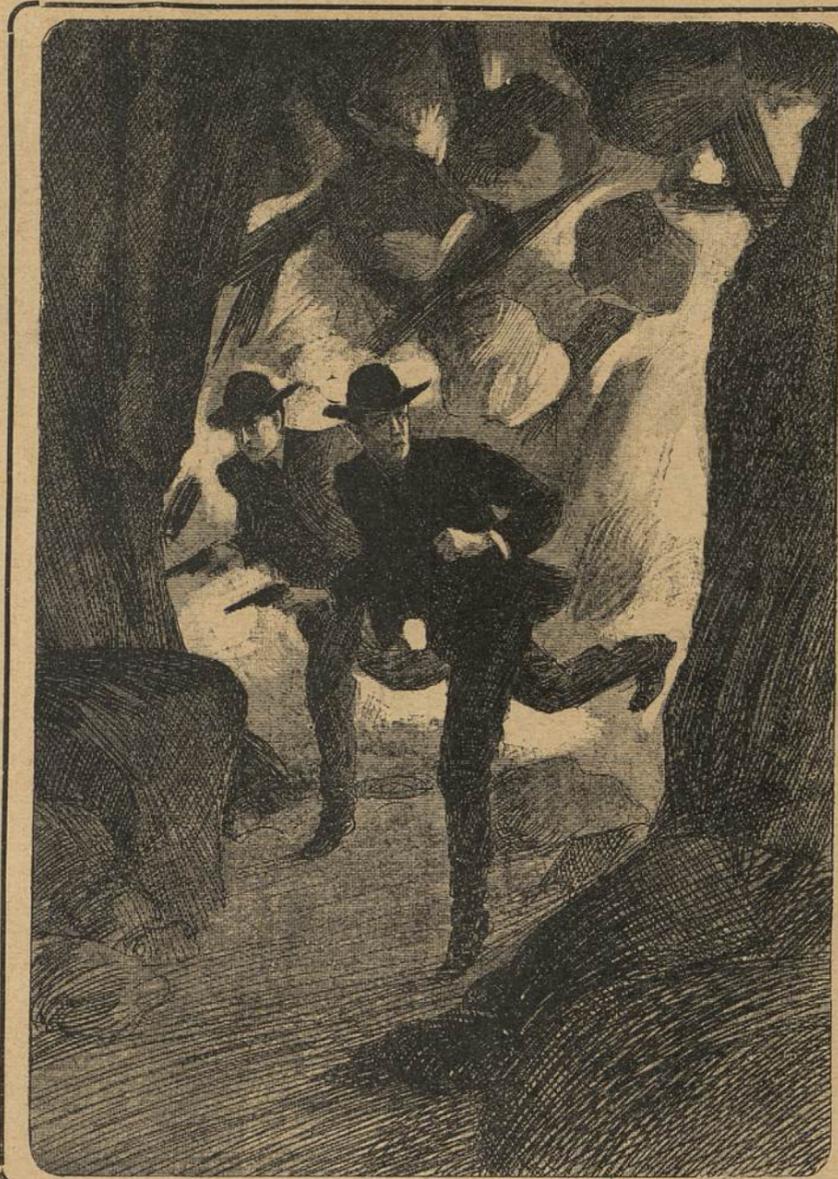
Ils sortaient à peine de la grotte qu'un énorme bloc de grès se détachait du plafond et tombait à la place qu'ils occupaient.

Un autre ne tardait pas à choir, avec un bruit épouvantable. Maintenant il semblait que la grotte s'ébranlait.

Les bandits poussaient des cris de joie au dehors.

Ils croyaient cette fois Martin-Numa écrasé sous cette avalanche de pierres.

A vrai dire, le roi des Détectives et son



Comme ils sortaient de la grotte, d'énormes blocs de grès se détachèrent de la voûte.

« Il voulait m'en arroser.

« Et je voyais autour de moi, en haut, en bas, sur les côtés, les rochers s'étoiler de balles.

« Mais moi, au milieu de ce panache de plomb, je demeurais debout.

Martin-Numa ajouta en souriant :

— Je me tenais raide, immobile, servant de cible... c'était très beau ! superbe !

« Mais pour rien au monde, je n'aurais changé de tenue... je n'aurais fait un mouvement.

« Plus je servais de cible, moins je devais être touché par cet homme qui frémissait de rage, qui ne voyait plus clair et dont la main fébrile tremblait.

« Voilà tout le secret de ma tenue héroïque, de ma jolie bravoure.

milieu d'une de ces folies de courage de pouvoir enfin vous sauver, puis prendre la poudre d'escampette.

— C'est peut-être vrai.

— Seulement, vous oubliez de dire, comme ici c'était le cas, que votre ennemi pouvait très bien, par hasard... oh ! par le plus grand de ces hasards que vous niez, vous allouer malgré lui, tout en vous visant mal, une petite balle dans la tête...

« C'eût été maladroit, un ricochet, peut-être... mais vous l'auriez bel et bien reçue quand même.

— Oh ! mon cher Courville, — dit alors Martin-Numa, m'arrêtant là — c'est tout bonnement un des petits désagréments du métier, on n'a pas à en tenir compte.

CONCOURS MARTIN-NUMA

(3^e Série.) Voir, page 41, le bulletin spécial.

Dans ce feuilleton, il faut rétablir le mot supprimé ligne 23, colonne 1, page 7.

* Voir l'Œil de la Police n° 31.

Tous droits de reproduction, traduction et de mise à la scène réservés.

lieutenant, s'ils n'étaient pas écrasés, avaient assez de mal à se garantir contre les pierres qui tombaient ainsi et ricochaient.

Mais ils étaient jusqu'à présent sains et saufs.

Martin-Numa avait parfaitement vu au cours de ses premières visites à la grotte, que le plafond, la voûte n'étaient pas d'une solidité extraordinaire.

Il remarqua que des étais soutenaient encore certains blocs énormes et qu'il suffirait d'un rien pour enlever les étais et faire écrouler la voûte.

Seulement il jugeait cette manœuvre extrêmement dangereuse et pensait que les bandits, si c'était là une de leurs précautions de garantie, ne devaient en faire usage que prudemment et en dernière extrémité.

Aujourd'hui, tant qu'il voyait dans la grotte un bandit et pendant surtout qu'il se laissait complaisamment... par le chef des bandits, il se disait qu'il n'avait rien à redouter, que l'écroulement de la grotte ne pouvait se produire.

Mais quand le roi des bandits ayant épuisé les cartouches de son revolver prit la fuite, Martin-Numa jugea le moment dangereux.

Il entraîna Prosper.

Pendant qu'ils fuyaient, le roi des bandits, de son côté, parvenait par la cheminée à sortir de la grotte.

A ce moment, quand il fut auprès de ses hommes, la première roche se détacha de la voûte.

Mais Martin-Numa et Prosper ne pouvaient être atteints, écrasés.

Ils n'avaient qu'à se protéger contre les ricochets, les éclats.

Ce ne fut pas trop long.

Le roi des bandits, ses hommes faisaient encore écrouler la voûte, en arrachant les étais qui soutenaient les rocs, que Martin-Numa et Prosper étaient hors d'atteinte.

Mais Prosper n'était pas content.

Pour la première fois, il osa dire à son chef quelques mots sans que celui-ci lui eût demandé de parler.

Et ces quelques mots étaient un reproche.

— Chef — dit Prosper — Vous venez de perdre votre temps... et de commettre bien inutilement une grave imprudence.

— Croyez-vous? — fit Martin-Numa.

— Oui chef!... Et je ne vous comprends pas.

— Vraiment?

— Vous avez en face de vous votre ennemi. Vous lui servez de cible vivante... et vous n'avez pas même la pensée de lui répondre par un bon coup de feu... et de vous débarrasser à jamais de cet homme qui vous donne tant de mal.

Martin-Numa mit la main sur l'épaule de son lieutenant.

— Je vous dirai pourquoi je ne dois pas le faire, mon bon Prosper... Je vous le dirai plus tard.

« Pour le moment suivez-moi.

Martin-Numa se mit donc à grimper pour gagner le haut de la grotte.

Il lui fallut faire un grand détour, passer sous les arbres à travers les buissons d'épines.

Dans cet endroit du bois abandonné depuis longtemps, la nature avait repris des droits et la végétation poussant à son aise donnait à ce coin d'ailleurs pittoresque et charmant des allures de forêt vierge.

Or dans les forêts vierges, il n'est pas des plus commodes de circuler.

Il faut à tout instant se frayer son chemin, se tracer la route.

Martin-Numa et Prosper n'avaient pour marcher à travers les ronces aucun outil.

Ils s'accrochaient aux ronces et avaient grand mal à avancer.

Soudain un coup de feu retentit.

Puis un autre... puis encore d'autres.

Et au-dessus de la tête de Martin-Numa, de Prosper, autour d'eux, des feuilles volèrent coupées. Des brindilles craquèrent cassées et les balles sifflèrent.

On les avait aperçus et on les canardait.

— A terre — fit seulement le roi des Détectives... — à terre.

Prosper et son chef se mirent à plat ventre derrière un buisson épais au centre duquel s'élevait un chêne au tronc volumineux.

Là les balles ne pouvaient les atteindre.

Cependant Prosper, malgré lui, très énérvé, bouillait et ronchonnait.

— Chef — dit-il encore, — nous ne pouvons nous cacher comme ça, rester indéfiniment à l'abri derrière ces branches, couchés dans les épines.

— Que voulez-vous faire?

— Donner assaut à ces bandits.

— Nous ne pouvons avancer assez vite.

« Nous serions fusillés avant d'avoir fait cinq pas.

— Au moins, laissez-moi répondre.

— A quoi?

— A leur revolver... le mien me brûle dans la poche, tant il a envie de parler à son tour.

— Si ça vous amuse — fit alors Martin-Numa — si vous voyez un homme, tirez, mon bon Prosper, répondez... rendez-leur la politesse.

Prosper se leva.

Il tenait son revolver en main.

Bientôt il fit feu.

La bataille recommença de plus belle.

intentionnés qui accourent au secours de l'attaqué ou pour les passants inoffensifs et en dehors de la question... C'est à eux de préférence que vont les balles de revolver.

Cependant Prosper très calme, lui, très maître de ses nerfs, tirait lentement, coup par coup, visant chaque fois, ne faisant feu qu'à bon escient.

Et des cris de douleur avaient répondu à ses coups de feu.

Les cris des blessés avaient dominé les insultes et les hurlements de rage des bandits qui n'osaient avancer.

Cependant Martin-Numa se leva tout à coup.

— En avant! — dit-il à Prosper — Hop! marchons.

Et de nouveau il s'élança, sans s'inquiéter des ronces, des épines qui s'accrochaient à ses effets.

Martin-Numa avait écouté les coups de

légèrement mais d'où l'on pouvait voir plus loin.

Les bandits sifflèrent...

C'était leur signal, leur sifflet de ralliement, de reconnaissance qu'ils firent entendre.

La venue de cette automobile en effet les inquiétait.

Mais à leur sifflet pour toute réponse quelques coups de trompe pour dire qu'on débarrassât le chemin.

Les bandits, sans répondre s'écartèrent, s'apprêtèrent à laisser libre la route.

Sur cette route cependant pour ainsi dire jamais ne passaient les automobiles.

La venue de celle-ci les étonnait donc.

Mais ils purent croire à une simple fantaisie, à une curiosité de touristes qui avait amené sur ce chemin cette voiture.

Les bandits revinrent donc à Martin-Numa qui approchait de la route.

Ils se disposaient à le recevoir maintenant à coup de massue en caoutchouc, à l'assommer dès qu'il paraîtrait sur la route.

Ce qui devait avoir lieu quand l'automobile aurait dépassé le coin où ils se trouvaient.

Mais voici que l'automobile arrivait cornant! cornant!

Et tout à coup la voiture stoppa, s'arrêta net.

Quatre ou cinq hommes en sortirent et bondirent comme des tigres sur les bandits.

Une bataille nouvelle s'engagea à coup de massues.

Et le revolver se remit à parler.

C'étaient des hommes de Martin-Numa qui accouraient.

Philippe tout à l'heure en s'éloignant avait donné l'alarme à ses hommes.

Comme Prosper il avait compris que la témérité du chef le poussait dans une entreprise inutile, dangereuse et sans résultat pratique.

Mais avant de partir, de quitter la villa, bien que Martin-Numa eût dit aux hommes de se coucher, de se reposer, Prosper avait fait signe aux brigadiers.

Ceux-ci discrètement avec quelques hommes s'étaient mis à suivre à distance le chef et ses deux lieutenants.

Philippe donc n'eut en s'élançant à la poursuite des dissidents qu'à donner à ces brigadiers l'ordre nécessaire.

Et maintenant ils arrivaient en auto au secours de leur chef.

Martin-Numa entraîné par les événements dut les subir.

Il sauta sur la route avec Prosper et entra dans la bataille.

Bataille qui ne dura pas longtemps.

Les bandits en vertu de leur principe d'extrême prudence, dès qu'ils comprirent que l'on venait au secours du roi des Détectives prirent la fuite, comme il leur arrivait dès que pour eux l'affaire semblait douteuse.

Les bandits donc se dispersèrent sous bois et continuèrent à tirer des coups de revolver sur Martin-Numa et ses hommes.

Ils ne leur firent d'ailleurs pas grand mal.

Peu après le ronflement des moteurs apprenait que sur la grande route les bandits fuyaient.

Alors Martin-Numa n'ayant plus d'ennemis à combattre ici, plus rien à faire aux alentours de cette grotte, consentit à prendre place dans l'automobile et s'en alla à son tour.

Devant, à côté du cocher, se plaça un homme de Martin-Numa qu'on appelait Julot...

Julot était un garçon doué d'une adresse remarquable, un tireur merveilleux.

C'est lui qui avec la carabine avait causé tant de mal à la voiture du roi des bandits, lors de l'attaque de Melun.

Il se tenait là, un revolver d'ordonnance au poing, l'ayant rechargé, car il lui avait donné de l'ouvrage... et non sans bons résultats.

Il se préparait à répondre à la première balle qui serait tirée.

Et sa balle, sauf de rares exceptions, ne manquait pas son but.

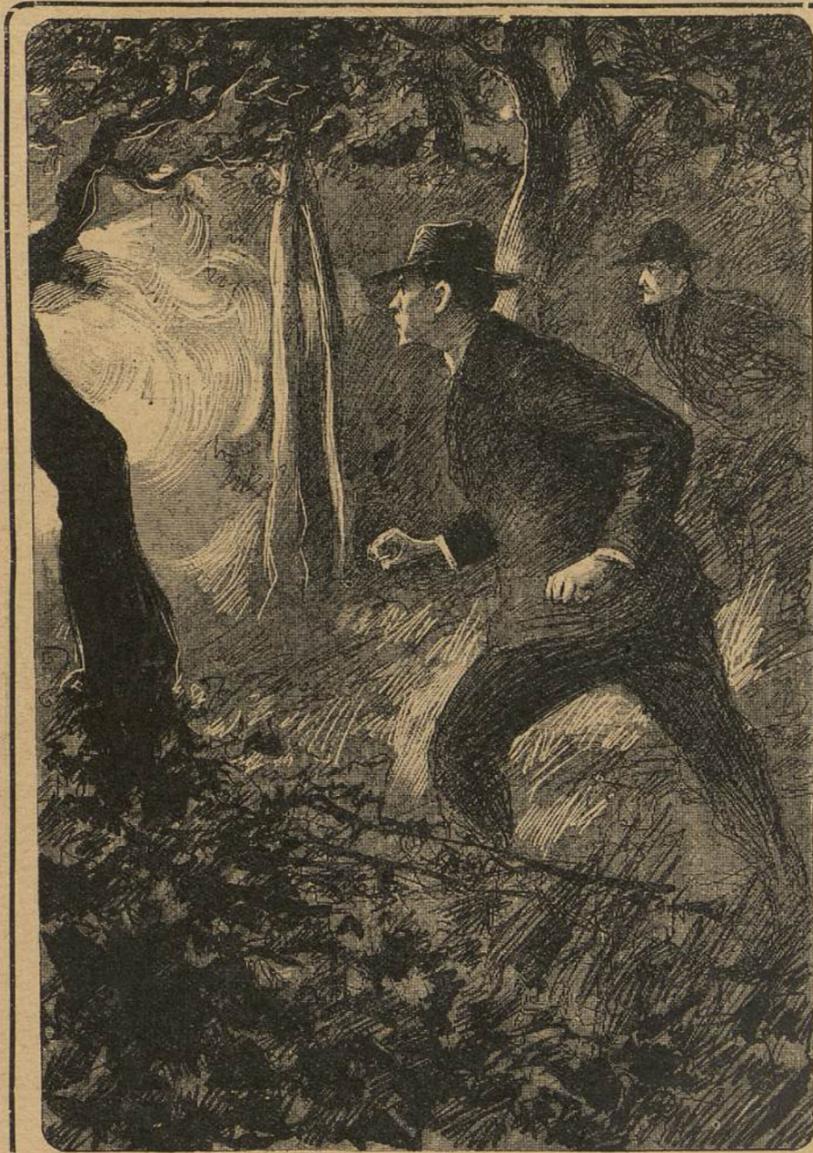
Mais il n'eut pas à tirer.

La victoire était définitivement acquise, les bandits avaient fui.

CHAPITRE XLVII

LE LASSO A PÉTROLE.

— Vous me demandiez — dit le soir, rentré dans sa chambre, Martin-Numa à son lieutenant Prosper, — vous me demandiez pourquoi je n'ai pas tiré sur le commandant, sur le chef de ces ban-



○ ○ ○ Comme Martin-Numa s'avanceit, un coup de feu retentit ○ ○ ○

Depuis que le roi des Détectives et Prosper s'étaient masqués à terre les bandits avaient cessé de tirer.

Le but leur manquait.

A présent ils le revoyaient... Prosper s'offrait.

Prosper fut salué par une décharge générale.

Une grêle de balles s'abattit autour de lui.

Par miracle, par le même miracle qui avait servi à Martin-Numa, Prosper fut protégé, sauvé.

Dans leur hâte de tirer, dans leur énérvement, les bandits au lieu de viser, tiraient vite, en crispant le poing sur leur arme...

Et naturellement faisaient trembler leur main, et envoyaient leur balles un peu partout, sauf vers le but.

C'est ainsi que le revolver serait une arme admirable de défense et devient une arme des plus dangereuse non pas pour l'agresseur mais pour les gens bien

feu des bandits, il en avait fait le compte.

Et il savait que les revolvers à présent étaient épuisés, qu'il faudrait un certain temps pour les recharger, si perfectionné que soit leur système.

C'est ce moment de répit qu'il voulait mettre à profit.

Les bandits se tenaient sur le rebord de la route qui passait au-dessus de la grotte.

C'était l'ancienne route du charroi des pierres que l'on avait conservée et que l'on avait reliée à la route nationale.

Martin-Numa et Prosper allaient y atteindre, sortant des abris des fourrés d'épines, quand de nouveau les revolvers des bandits rechargés se mirent à partir.

Mais dans le lointain des coups de trompe d'automobile retentirent.

Les bandits surpris s'arrêtèrent, intrigués, hésitants.

Ils quittèrent le bord de la route, d'où ils voyaient Martin-Numa et se portèrent un peu plus loin, où la route tournait



DE LA POLICE DANS LE SUD-OUEST

RIXE SANGLANTE. — A la suite d'une querelle entre plusieurs jeunes gens à la fête locale du Bourdet, les nommés Tardy et Marchand, âgés d'une vingtaine d'années, en sont venus aux mains. Ayant sorti leurs couteaux ils en frappèrent les frères Amussat au-dessus des yeux. Un nommé Emmanuel Allard ayant voulu s'interposer, reçut un coup de couteau au côté gauche. Les meurtriers ont été arrêtés par la gendarmerie et envoyés à la prison de Niort. **DEUX-SEVRES**



TUÉ D'UN COUP DE COUTEAU. — A la suite d'une querelle qui éclata vers une heure du matin, à l'Aurore sociale, coopérative de la verrerie ouvrière d'Albi, un ouvrier Cuq en état d'ivresse, a tué d'un coup de couteau un ventre un de ses camarades nommé Renoux âgé de 20 ans. Le meurtrier s'est constitué prisonnier peu après. **ALBI**

DERNIER ACTE DE L'AFFAIRE DE LANGON. — La Cour d'assises de Périgueux ayant à statuer sur le point de savoir s'il y avait lieu de condamner Joseph Gazol à l'interdiction de séjour à la suite de la peine prononcée par la Cour d'assises de la Gironde, après délibération, a condamné le complice de Branchery à 20 ans d'interdiction de séjour. **PÉRIGUEUX**



ON ÉGORGE UNE FEMME ET ON LA JETTE À L'EAU AVEC SON MARI. — A Saint-Avertin, trois individus après avoir copieusement diné dans un petit débit situé sur les bords du Cher, et tenu par les époux Deblais, tous deux sexagénaires, ont entraîné le mari dehors sous un prétexte quelconque, et l'ont jeté dans la rivière tandis qu'un de leurs compagnons égorgeait la malheureuse débitante demeurée seule. Les trois malfaiteurs après avoir dévalisé la cambuse s'enfuirent emportant une somme de 500 francs. Le délitant qui après des efforts inouïs était parvenu à regagner la berge, se trouva jusque chez lui et se trouva en présence du cadavre de sa pauvre femme. Affolé, il se dévêtit, et complètement nu, courut prévenir sa fille qui avertit la police. **SAINT-AVERTIN**



UN ENFANT QUI JOUE DU COUTEAU. — Une fillette de 6 ans, Louise Arlot, passait rue de Kater, lorsqu'un gamin de 14 ans, Roger V... bondit sur elle et la frappa au côté droit d'un coup de couteau canif qu'il portait à la main. Aux cris poussés par la fillette, des voisins accoururent et la transportèrent dans une pharmacie. Le malfaiteur a pris la fuite. **BORDEAUX**



DRAME DE LA JALOUSIE. — Au n° 15 de la rue Etchetonn, un pharmacien très connu à Bordeaux entretenait comme maîtresse une de ses anciennes bonnes, nommée Clotilde Lesgourges. Celle-ci apprenant que le pharmacien courtisait une autre femme, lui écrivit pour le prier de venir chez elle. Sans défiance, le pharmacien vint au rendez-vous. Une discussion échauffée, le pharmacien dans le lit de son amie. Profitant de son sommeil, Clotilde Lesgourges tira un coup de revolver dans l'oreille droite de son amant endormi. Blessé dans la région occipitale, M. B... se leva, et la figure en sang, se fit reconduire chez lui. Peu après la police était prévenue. Mais quand elle arriva, elle trouva la bonne morte au milieu d'une mare de sang. Elle s'était tiré une balle sous le menton. **BORDEAUX**

« dits, quand l'occasion s'offrirait de me débarrasser de lui d'un bon coup de revolver ? »

— Oui, chef. J'avoue que cela m'étonne et que plus d'un avec moi déclarera ne rien y comprendre.

— Je pourrais vous répondre que j'ai mon plan et m'en tenir là.

« Mais j'aime mieux vous donner quelques renseignements. »

« D'ailleurs la raison est tout à fait simple. »

« En deux mots la voici. »

— Bien, chef.

— Vous semblez, mon bon Prosper et vous aussi Philippe, oublier l'affaire première, j'allais dire le début de toutes ces aventures.

« Nous courons depuis quelque temps après des gens qui paraissent sortir de devant nous comme des diables sortent d'une boîte à surprise. »

« Mais cependant nous ne nous écartons pas, quoi qu'on puisse dire, de l'affaire première. »

« Cette affaire, vous en souvenez-vous ? »

— Il y en a plusieurs en train, chef.

— Mais il y en a une première d'où découlent, pour ainsi dire, toutes les autres :

« Le souterrain de la rue Lamartine qui fait explosion. »

« La banque de M. de Crabs. »

« Les attaques des rochers de Fontainebleau. »

« L'aventure des Anglais. »

« Avant cela l'affaire du diamant rose. »

« Les faux monnayeurs. »

« L'attaque de la villa. »

« Le duel bizarre de ce matin. »

« L'attaque de l'automobile. »

« L'aventure de notre pauvre ami Courville. »

« Et tant d'autres... tout cela c'est la même affaire sous diverses phases. »

« Tout se tient. »

« C'est la suite de la disparition du garçon de recettes Eloi Vidal. »

Prosper et Philippe qui écoutaient, sursautèrent.

— En effet, chef — firent-ils, — en effet. — Nous cherchons le garçon de recettes qui a disparu dans de si bizarres circonstances.

« Nous ne le trouvons pas... »

« Et je sais que nos ennemis ne se font pas faute de critiquer notre façon d'opérer. »

« On blague, si je puis me permettre ce mot, on blague assez ouvertement à présent, non seulement la brigade de Martin-Numa mais sa méthode... »

« On prétend qu'elle est bonne à faire partie des hommes de police du fameux Conan Doyle, dont les hauts faits sont admirablement préparés pour être débrouillés par l'extraordinaire Sherlock Holmes. »

« Ce sont des aventures de commande faites sur mesure, dont la fin certaine est amenée de façon adroite dans le livre, mais absolument impraticable dans la réalité. »

« Bref, Martin-Numa pourrait lui aussi devenir un héros de feuilleton policier. »

Martin-Numa se mit à sourire et ajouta.

— D'ailleurs, mon ami Courville m'a rendu un singulier service en racontant déjà quelques-unes de mes aventures dans *Le Pouce* (1).

« Et je suis obligé maintenant non seulement de montrer le criminel que j'arrête pour qu'on y croie, mais aussi le crime, et de déclarer sous la foi du serment de faire constater par des experts que la victime ne s'est pas fait assassiner pour m'être agréable, que ce n'est pas un compère à moi !... »

— Oh, chef.

— D'ailleurs j'ai pris le bon moyen pour dérouter toutes critiques. »

« Je suis mort ! »

— Oh ! oh ! mort ! »

— Je suis mort depuis assez longtemps. »

« Quand je reparaitrai, ce ne sera qu'au moment d'une affaire sensationnelle avec un résultat triomphal. »

« Il faudra que nos ennemis, les jaloux, ceux qui sont furieux de ne pas nous supplanter encore, soient absolument écrasés par la conclusion de l'affaire et des recherches que nous entreprendrons. »

— Oui, chef, il nous faut un beau crime. »

— Nous l'aurons, mes amis, nous l'aurons... patience. »

(1) *Le Pouce*, par Léon SAZIE, TALLANDIER, éditeur.

Martin-Numa reprit :

— En attendant comme je suis mort, c'est vous deux Prosper et Philippe, mes élèves, mes amis qui avez hérité de la dure charge de me remplacer. »

— Chef, c'est impossible. »

— Si vous n'étiez point là, nous aurions demandé à rentrer dans une autre brigade... »

Martin-Numa calma du geste leurs protestations.

— Mes bons amis — fit-il — continuons... continuons à faire ce que nous faisons. »

« Je reprends. »

« Nous avons assumé la tâche de découvrir Eloi Vidal... nous devons retrouver Eloi Vidal. »

« Cela, nous le devons, non seulement à notre gloriole, mais encore à la bonne justice. »

« Il est impossible que ce crime demeure impuni. »

Martin-Numa ajouta.

— Or, mon opinion qui n'a pas varié depuis le début est qu'Eloi Vidal n'a pas été tué... on l'a dépouillé, on le tient quelque part prisonnier. »

Le roi des Défectives, après un geste de la main, reprit :

— Ou bien Eloi Vidal, comme j'en ai conçu le soupçon dès la première heure, rompant tout à coup à son passé de droiture et d'honneur pour une raison trop facile à exprimer a brisé sa vie de brave homme, de loyal serviteur. »

« Dans un moment d'égarement il a commis la faute. »

« A son âge, après une vie de dévouement, le fait est assez rare... mais il n'est pas impossible. »

Martin-Numa s'expliqua :

— Vous vous souvenez, mes amis, des premières constatations que j'ai faites dans le bureau du garçon de recettes. »

« J'ai trouvé dans la poche de son vêtement de ville des fleurs, des bribes de tabac d'Orient et des bouts de papier à cigarettes dorés. »

— Oui, chef... Vous avez aussi trouvé dans le tiroir du bureau du garçon de recettes bien cachée, une carte postale. »

— Avec une femme qui souriait. »

— La femme aux yeux noirs, qui venait chez le marchand de reconnaissances de la rue d'Antin. »

— Et qui jouait la comère au petit théâtre de la rue Fontaine. »

— Parfait. Parfait. »

— La jeune femme qui était petite bonne chez la brave rentière de la rue du Débarcadère. »

— Et parente d'un locataire de la rue Milton. »

— Parfait... Vous n'oubliez aucun détail. »

Martin-Numa conclut :

— Donc deux hypothèses se présentent à nous. »

« Eloi Vidal est devenu amoureux de la comère aux yeux noirs. »

« Pour elle il a détourné l'argent qu'il devait encaisser. »

« Eloi Vidal est entré, cédant à sa passion, dans la bande de ces malfaiteurs et a disparu ensuite. »

« Ou bien Eloi-Vidal attiré dans un guet-apens par le moyen de cette jeune femme aux yeux noirs a été la victime de ces bandits. »

« Ils ne l'ont pas tué... je le crois... je l'espère. »

« Mais ils le retiennent prisonnier en quelque cachette. »

Prosper et Philippe eurent le courage de soulever une objection devant leur chef.

— Pardon, chef — dit Prosper après avoir consulté son ami Philippe du regard — pardon, chef, de vous interrompre sur ce sujet. »

« Nous avons longuement réfléchi sur ce point, Philippe et moi. »

— Ah. Eh bien. »

— Nous ne pensons pas que les bandits puissent sequestrer Eloi Vidal. »

— Pourquoi. »

— Ce serait pour eux une charge lourde, un surcroît de précautions à prendre et de gros risques inutiles à courir. »

Martin-Numa approuva.

— Très bien, Très bien. Alors ! »

— Nous pensons que votre opinion première est la bonne. »

« Eloi Vidal a commis la faute de se laisser séduire, si l'on peut dire ainsi, en parlant d'un homme de son âge, par les charmes de cette jeune femme. »

— Et qu'il a été attiré dans un guet-apens. »

— Et tout bonnement entolé ! »

Martin-Numa se mit à rire.

— Maintenant, dépouillé il n'ose plus réparer et il se cache. »

— Oui, chef. »

— Cette opinion peut se soutenir en effet. »

« Ce fut la mienne... il se peut que ce soit la vraie. »

« Mais il est un seul homme qui puisse nous renseigner sur ce point. »

« Ce n'est pas Eloi Vidal. »

« C'est le chef de la bande... C'est le Tatoué... »

Prosper et Philippe sursautèrent.

— Le Tatoué ! »

— Parfaitement le Tatoué. »

Martin-Numa poursuivit :

— Le Tatoué qui dispose d'une troupe nombreuse, de moyens ingénieux, de grandes forces, de grandes ressources. »

« Le Tatoué notre ennemi. »

— Mais, chef, le Tatoué c'est le commandant ! — s'écrièrent Prosper et Philippe. C'est le commandant. »

« Vous le teniez au bout de votre revolver, vous ne pouviez le manquer. »

— Le Tatoué — reprit Martin-Numa avec son calme habituel — le Tatoué était M. de Crabs... c'est certain... je l'ai constaté... j'en ai eu la preuve. »

« Mais je n'ai pas la preuve aujourd'hui encore que le Tatoué soit réellement le fameux commandant Remondin. »

— Mais chef, ne l'avez-vous pas surpris chez lui le matin, avant qu'il eût collé ses moustaches ? »

— Je l'ai surpris en effet, mais quand il parut devant moi, il était encore le commandant Remondin et rien ne m'indiquait que le commandant était le Tatoué. »

Martin-Numa confessa :

— J'avoue que j'espérais au cours de ces derniers événements pouvoir, sur ce point intéressant pour nous plus que tout, établir ma conviction. »

« J'espérais que le commandant se dévoilerait mieux. »

« Qu'une circonstance quelconque, blessure, capture, corps à corps, me permettrait de déchirer le veston du commandant et de mettre à nu sa poitrine comme là-bas dans la banque. »

« Cette satisfaction ne m'a pas été donnée. »

« C'est à recommencer. »

« Il faut attendre, mes bons amis, il faut attendre. »

Prosper et Philippe courbèrent la tête. Ils obéissaient mais ce n'était pas leur opinion.

Martin-Numa les tenait sous son regard d'acier.

« Evidemment il devinait les pensées qui bouillonnaient en leur cervelle. »

Il reprit, allant au-devant de nouvelles objections.

— Le Tatoué seul, chef de la bande détient le secret. »

« Lui seul est à même de nous renseigner, de nous documenter, de causer notre triomphe. »

« Pour cela il faut le prendre. »

« Le prendre vivant. »

« Et ce n'est pas commode. »

« Le Tatoué se garde, se défend admirablement. »

« Est-ce à dire que nous n'y parviendrons pas ? »

« Et devons-nous dès maintenant renoncer à la lutte ? »

« Est-ce donc votre idée ? »

Prosper et Philippe protestèrent énergiquement.

— Non, chef, il faut combattre sans merci. »

— Bien... Pensez-vous donc que j'ai mal agi... mal conduit cette affaire. »

— Non, chef. »

— Je n'ai pas tiré sur le commandant parce que cet homme mort, non seulement nous n'eussions pas obtenu grande victoire, mais au contraire nous nous serions trouvés en face d'éléments nouveaux, d'adversaires inconnus. »

« C'était toute une campagne nouvelle à établir. »

« Car en quelles mains serait passée sa succession ? »

« Qui aurait pris le commandement de sa bande ? »

« Nous ne pouvons le savoir. »

(Lire la suite au prochain numéro.)

PUISATIER ENSEVELL. — M. Pierre Gauthier 50 ans, à Saint-Benoit était occupé à creuser un puits chez un coiffeur à Ligugé, lorsqu'un éboulement survint et l'ensevellit à 12 mètres de profondeur. L'alarme fut donnée, et au bout de 4 heures de travail, de courageux sauveteurs arrachèrent le malheureux puisatier de sa fâcheuse position.

VIENNE.

LES BRISEURS DE CHAINES

Grand roman dramatique (suite) *

PAR JULES MARY

DEUXIEME PARTIE

III

LE PREMIER DÉVOUEMENT (suite).

C'étaient eux qui allaient suivre Henriette maintenant.

C'était Devalaine qui allait les suivre, toujours sans soupçons.

Et la course reprit aussitôt, ardente, furieuse.

Montaubry s'était jeté vers la descente. Devalaine tentait de rejoindre Henriette en droite ligne. Une demi-heure se passa encore. C'était un effort de géants.

A plusieurs reprises, Devalaine s'arrêta.

Il croyait avoir perdu la piste.
— Mon enfant ! criait la folle ! Je veux mon enfant !

Alors, il repartait.
Il crut, plusieurs fois, être si près d'elle que lui-même cria :

— Arrêtez, Henriette, par grâce, arrêtez !

Il avait entendu, en effet, en avant, le bruit d'une course effrénée, des branches craquer, des pierres rouler... Il avait cru voir, aussi, deux silhouettes d'hommes apparaître soudain dans la clarté d'un coin de forêt où les arbres écroulés laissaient pénétrer la lumière du ciel, mais ce n'avait été que l'apparition d'une seconde et les silhouettes avaient disparu dans l'obscurité de la forêt.

— Des indigènes, peut-être !... murmura-t-il...

La course ne se ralentissait pas. Il était certain d'être sur la voie. Parfois, les bruits de pas arrivaient distincts. Parfois les gémissements d'Henriette étaient si rapprochés qu'il lui semblait que quelques mètres seulement le séparaient d'elle...

Et brusquement, la forêt cesse pareille à une immense muraille dont pas un arbre ne dépasse l'autre.

Devalaine se retrouva en pleine lumière. Derrière lui, la forêt sombre. Devant lui, l'immensité lumineuse de la mer rouge par le soleil couchant. Entre la mer et lui, les falaises dentelées et dans ces dentelures, au travers de ces roches et de ces abîmes, une femme, demi-nue, les vêtements en lambeaux, les cheveux flottants, les pieds ensanglantés. Henriette clamant, tombant, se relevant, courant droit à la pointe des falaises, à la mort...

Et, tout près de l'atteindre, deux fauves lancés sur une proie...

Philidor et Lubin ! ! !
Pour Henriette, le danger vient de partout...

Des abîmes vers lesquels elle court, dont elle se rapproche à chaque pas.

Des deux misérables qui veulent sa mort.

Pour l'un des trois, le jour est venu du premier dévouement.

Et c'est Devalaine que le hasard a choisi...

Il a tout compris et il se lance à la poursuite des bandits, avec une énergie surhumaine.

Ils ont très peu d'avance...

Une cinquantaine de mètres seulement...

Et la course reprend, haletante, râlant, folle, sur les découpures dangereuses où parfois plongent des abîmes au fond desquels on entend, gronder le ressac des vagues furieuses.

Henriette semble voler parmi tout cela et se jouer de la mort.

Mais tout à coup, on la voit qui s'arrête...

Oh ! pendant une seconde seulement... Sous ses pieds, le vide effroyable et noir où les flots se battent en tumulte et hurlent sinistrement.

L'autre bord de l'abîme est en contre-bas, de près de dix mètres...

Mais pour franchir ce précipice, les indigènes ont traîné jusque-là et jeté par-dessus, réunissant les deux bords, le tronc d'un arbre déraciné par une tempête. Henriette le franchit. Le pont fragile chancelle, se balance. Mais elle arrive de l'autre côté, saine et sauve...

Un instant, les agents ont hésité aussi.

Mais ce qu'une femme vient de faire, ne peuvent-ils le faire à leur tour ?

Puis, ils n'osent s'arrêter.

S'arrêter, c'est attendre le choc formidable et désespéré de l'homme dont ils entendent derrière eux le souffle...

Il y aurait lutte...

Une lutte mortelle...

Et ils ne s'en soucient point.

Ils se laissent glisser, comme a fait Henriette, sur la pente de ce pont qui oscille sous leur poids.

Et les voilà, eux aussi, de l'autre côté...

Brusquement, réunissant leurs efforts, ils soulèvent le tronc de l'arbre, le font basculer et le lancent dans l'abîme.

La route est interceptée : ils restent seuls de l'autre côté avec Henriette.

Henriette est perdue... Devalaine ne peut plus la rejoindre... Du reste, à bout de forces, presque morte, elle vient de tomber sur la falaise...

Devalaine arrive comme la foudre au bord du précipice...

D'un coup d'œil il a tout compris, il a tout jugé...

En contre-bas, les bandits qui reprennent haleine, semblent le narguer...

Et peut-être croit-il même qu'Henriette vient d'être assassinée...

Une douleur aiguë le mord au cœur...

Une indicible rage lui redonne toute sa force, une force redoutable rend à ses muscles toute leur élasticité...

Il recule de quelques pas pour prendre son élan...

Les agents ont cru qu'il s'enfuyait.

Et ils applaudissent...

Mais soudain, un homme apparaît dans l'air, au-dessus de l'abîme...

C'est le forçat qui s'est élancé par un bond prodigieux... qui traverse la fissure comme une catapulte et vient retomber sur l'autre pente, merveilleux de souplesse, d'agilité et de vigueur...

Mais la chute est si rude qu'il a chancelé en touchant le sol.

Il a perdu l'équilibre et il est tombé à demi, en avant, les mains se portant sur deux roches...

Hélas ! il ne se releva point...

Le couteau de Lubin s'enfonça dans les épaules de Devalaine jusqu'à la poignée, trouant le cœur...

L'homme se redressa, il eut un regard effaré.

Puis les ombres voilèrent ses yeux...

Il murmura :

— Dévoué jusqu'à mourir ! J'ai fait mon devoir...

Et il s'écroula. C'était fini. L'un des Trois n'était plus.

Les misérables le contemplèrent froidement, silencieux d'abord. Puis Lubin retira son couteau, l'essuya.

Ils traînèrent le cadavre jusqu'au bord de la falaise et le poussèrent.

Devalaine fut projeté de roche en roche jusque sous les vagues.

Là, il disparut...

Et Philidor ricana en disant :

— Un de moins ! !

A ce crime avait répondu un long gémissement, venu du rivage même, et que les misérables n'avaient point entendu.

Montaubry avait assisté, de loin, à cette scène de meurtre, impuissant. Il avait vu tout à coup apparaître la jeune femme, puis il avait reconnu, frémissant, les agents qui la poursuivaient...

Puis, le drame, en quelques secondes tragiques... le couteau levé... disparu

dans les épaules, lâchement, quand l'homme ne pouvait se défendre...

Et le corps sans vie de son ami vint, de rocher en rocher, s'abattre dans la mer, presque aux pieds de Montaubry.

Et Henriette !

Des larmes vinrent aux yeux du forçat... non de pitié encore... mais des larmes de rage... car là-haut, où il ne pouvait atteindre, Henriette inanimée restait la proie facile des misérables.

Rien ne pouvait plus la sauver.

Il murmura comme avait fait le pauvre Devalaine.

— Dévoué jusqu'à mourir !... Il a accompli son devoir... Et moi, je ne pourrai faire le mien !

Lubin et Philidor s'étaient approchés d'Henriette.

Ils lui lièrent les pieds et les mains avec des lianes et des herbes tressées.

Ils la bâillonnèrent avec un lambeau de sa robe.

Puis, la traînant, ils la firent basculer par-dessus la roche...

— Cette fois, la prime est gagnée... dit Lubin.

— Tu crois qu'un coup de couteau n'aurait pas mieux valu ?

— A quoi bon... Je connais l'endroit... Les colons l'appellent le Trou aux Requins.

Et ils s'éloignèrent paisibles... comme des ouvriers qui ont achevé leur journée.

L'ombre descendait rapidement. La lune se leva.

Des Trois, il n'en restait plus que deux pour veiller sur Sabine.

IV

MORTE POUR TOUS.

Si Lubin et Philidor n'avaient pas pris soin de lier bras et jambes à Henriette, c'en était fait d'elle.

Ce furent ces liens qui la sauvèrent.

Elle fut d'abord retenue par le travers du corps à une roche pointue le long de laquelle la malheureuse glissa pour retomber contre une paroi, sans aspérités, dont la pente l'amena jusqu'au rivage.

Là, elle s'arrêta contre une sorte de moraine formée par des éboulements de pierres refoulées par les vagues.

La projection de son corps avait été coupée par la première roche et elle avait roulé jusqu'à la mer sans se faire de graves blessures.

Parfois, des vagues plus fortes martelaient le pied de la moraine, passaient en flèches par-dessus, et des embruns l'inondaient.

Elle restait évanouie. La caresse des vagues la rappela à la vie. En même temps l'accès de fièvre, l'impulsion de la folie à laquelle Henriette avait obéi disparaissait et la raison revenait tout entière.

Mais elle se sentait d'une faiblesse extrême.

Elle était couchée sur un étroit plateau, au milieu d'une obscurité intense...

Et près d'elle, un homme à genoux, attendait son réveil.

Cet homme, c'était Montaubry.

Quand il vit qu'elle pouvait l'entendre et le comprendre, il dit à voix basse :

— Henriette, vous n'êtes pas blessée ?...

Elle essaya de se soulever, se mit debout, y parvint sans trop de peine.

— Non...

Et tout de suite, se rappelant, elle se mit à pleurer...

— Sabine ! ma pauvre Sabine !...

— Nous songerons à Sabine plus tard, dit Montaubry. Pour moi, j'estime qu'elle ne court aucun danger, puisque Cassoulet avait pour mission de l'enlever et non de la faire mourir... Vous, c'est par miracle que vous venez d'être sauvée...

— Que s'est-il passé ? Comment suis-je venue ici ?

Montaubry lui fit le récit de ce qui précède.



DE LA POLICE

dans le NORD et dans l'EST

TOMBE D'UN PEUPLIER. — Un enfant de 12 ans Eugène Defracter était monté sur un peuplier haut de 2 mètres pour dénicher un nid lorsque pris d'étourdissement, il perdit l'équilibre et tomba dans le vide. Le petit malheureux a été relevé évanoui par les camarades avec la jambe droite fracturée. TOURCOING.



BANDITS MASQUÉS. — Pendant la nuit une dame, Bourrez, rentière, âgée de 80 ans, et sa nièce Laurence Benoit habitant ensemble à Ferrières, près d'Amiens, furent réveillées en sursaut par un bruit d'allumettes craquées, et aperçurent quatre hommes masqués habillés en femme. A peine revenues de leur surprise, les pauvres femmes furent saisies à la gorge par les bandits, puis sommées d'indiquer l'endroit où elles avaient serré leur argent. Pendant qu'un des misérables maintenait la jeune fille, la rentière dut se lever et conduire les trois autres jusqu'à son secrétaire où les bandits s'emparèrent d'une somme de 600 francs et prirent la fuite. SOMME.



UN DRAME PEU BANAL. — Une journalière de 42 ans, la femme Bonchard, à Villemoyenne, s'étant mis en tête de devenir la femme d'un vieux cultivateur de Bas-Villeneuve, un nommé Désiré Coffinet, âgé de 80 ans, le harcèlait à un tel point de ses offres pressantes que celui-ci finalement obsédé la mit à la porte et la pria de ne plus revenir chez lui. Furieuse de cette mise en demeure, l'opiniâtre femme se présenta un soir au domicile du vieillard et tenta de lui jeter un bol de vitriol à la tête. Celui-ci, exaspéré, décrocha son fusil et fit feu sur elle. La femme Bonchard atteinte au flanc est morte deux heures après. Le vieillard s'est constitué prisonnier. AUBE.



UN SOLDAT AUX PRISES AVEC DES GENDARMES. — Un soldat du 94^e de ligne, Jules Quivy, recherché depuis le 25 juillet pour absence illégale, rencontra un après-midi par les gendarmes, s'enfuit et se réfugia dans une auberge. La maréchaussée qui l'avait reconnu l'y poursuivit mais caché dans une voiture et soutenu par une bande d'énergumènes qui avait pris fait et cause pour lui, le fuyitif soutint un siège en règle et des coups furent échangés. Les gendarmes ayant enfin capturé le soldat, durent repousser les malandrins à coups de la chaîne dite cabriolet. Un des agresseurs, Henri Pachaux fut atteint et eut le cuir cheveu déchiré. Il prit la fuite, alla se faire panser puis, mal inspiré, il alla porter plainte contre les gendarmes. Il s'éclipça ensuite. On le recherche pour l'arrêter. ROUBAIX.



LE FORÇAT ÉVADÉ ET L'AMANT DE SA FEMME. — Un représentant de commerce de Paris, Lequelle, ayant appris que sa maîtresse, une femme Jean Pascal, mariée à un forçat condamné à perpétuité avait rejoint ce dernier qui venait de s'évader et qu'ils allaient passer en gare d'Amiens accompagnés de leur fille, se porta à leur rencontre, et poussé par un profond sentiment de jalousie trappa de sept coups de couteau son ancienne maîtresse, blessant en même temps le forçat évadé. Arrêté sur le champ, Lequelle a fait l'aveu de son crime. Les victimes ont réussi à prendre la fuite. AMIENS.

* Voir L'ŒIL de la Police n° 31.



DE LA POLICE
Dans la VALLEE du RHONE
ET AUX ALENTOURS

TENTATIVE DE MEURTRE. — Une boulangère de la rue de la Grande-Armée, Mme Louise Cauvet, rentrait chez elle vers minuit accompagnée de sa fille et d'une amie de celle-ci, lorsqu'elles essayèrent cinq coups de feu tirés par un de ses anciens mitrons congédié à la suite des assiduités dont il poursuivait sa fille. Le vindictif amoureux a pris la fuite. **MARSEILLE.**



EFFROYABLE SCENE DE SAUVAGERIE. — Au territoire des Portes-Rouges, commune de la Roche-Noire, près de Vir-le-Comte, un domestique, Jean Pouget, 39 ans, ayant eu une dispute d'intérêt avec un nommé Choisy, essaya de le frapper à coups de fourche. Mais, empêché par deux ouvriers agricoles, Jean Monneyron et Claude Raymond, chacun père de deux enfants, Pouget furieux, alla chercher son fusil et les tua net l'un après l'autre. Puis il rentra chez lui, dîna de bon appétit et se coucha. Il a été arrêté peu après, alors qu'il venait de s'endormir. **PUY-DE-DOME.**

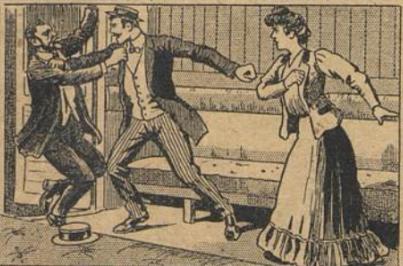


GRAVE INCIDENT DEVANT UN TRIBUNAL. — Au cours d'un procès en diffamation qui se plaçait devant le tribunal correctionnel d'Aix-en-Provence, l'avocat d'une des parties, M. Juvonal, ripé au vif par une observation d'un des juges M. Anselin sur ce dernier et lui décocha en pleine figure un formidable coup de poing. Les deux antagonistes séparés par les témoins, le premier président de la Cour d'appel fut saisi sur l'heure de l'incident. **AIX-EN-PROVENCE.**

ETRANGLÉE PAR SON MARI. — A Luxeuil-les-Bains, rue des Lavois, surprenant sa femme dont il vivait séparé couchée vers onze heures du soir chez une veuve Rapenne, mère de son amant, un mouleur Creusot, 38 ans, se jeta sur elle, et après l'avoir féroce ment piétinée, l'étrangla. Le meurtrier s'est ensuite constitué prisonnier. **HAUTE-SAVOIE.**



TERRIBLE ACCIDENT DE MANŒUVRE. — A Saint-Léger-sur-Dheune, où le 29^e d'infanterie exécutait des manœuvres, une sentinelle placée sur une route ayant eu l'imprudence de placer son menton sur l'extrémité du canon pour se délasser, ne fit pas attention à un petit garçon de 6 ans, nommé Bonny qui par curiosité vint appuyer son doigt sur la gâchette du fusil qui était chargé d'une cartouche à blanc. Le coup partit et le malheureux soldat eut le bas de la tête emporté. **HAUTE-SAONE.**



ASSASSINÉ EN WAGON ET JETÉ SUR LA VOIE. — Un conducteur des Ponts et Chaussées de Lyon, M. Perrin, ayant lié par hasard connaissance à Saint-Étienne avec un individu dont la maîtresse semblait lui faire des avances, ceux-ci l'entraînèrent de cabaret en cabaret et après lui avoir fait acheter des bijoux et dépenser environ 200 francs en une heure, ils s'embarquèrent avec lui, et profitant de son état d'ébriété, ils le dépouillèrent, le frappèrent avec sauvagerie, puis le précipitèrent sur la voie. Descendu à Rive-de-Gier, le couple revint à Saint-Étienne et disparut dans une direction inconnue. La femme est connue de la police et l'homme un repris de justice dangereux. **SAINTE-ÉTIENNE.**

Elle l'écouta en silence, la tête baissée. Quand il eut fini et comme elle se taisait toujours, il remarqua qu'elle pleurait encore, mais cette fois ce n'était plus sur Sabine, c'était sur le forçat qui avait payé d'une mort terrible son dévouement inutile.

— Ainsi, il est mort ?
— Oui, mort sous mes yeux ! Mort sans que j'aie pu le défendre ! J'ai vu son pauvre corps, déchiqueté par les roches, rouler sanglant dans les vagues, à mes pieds, et j'ai pu le ramener sur le rivage en le disputant aux requins...

— Il est là, dit-elle en tremblant.
— Oui... couché sur le sable, dans la crique, au-dessous de nous... Tout à l'heure, je lui donnerai la sépulture...
— Venez, dit-elle, je veux prier... et le voir une dernière fois.

Il l'aïda à descendre.
Sur le sable blanc et fin, un corps immobile, sanglant, gisait...
Elle s'agenouilla auprès de lui... pria... Jean, debout, pleurait sur l'ami qui n'était plus...

Et lorsque Henriette eut fini sa prière, elle se pencha sur ce noble front et y déposa un baiser, le baiser de son cœur et de son pardon...

— Oh ! Henriette ! Henriette ! vous êtes bonne ! murmura Montaubry.

Et suffoqué, les nerfs enfin se détendant, il éclata en sanglots, serrant contre sa poitrine la tête glacée et rigide du mort.

Il y avait quelques pirogues tirées sur le sable, non loin de là. Montaubry prit une des pagaies dont il se servit comme de béche.

Il fit un trou dans le sable.
Et quand le trou fut assez profond, il y descendit Devalaine, pieusement.
Il recouvrit le corps, entassa pardessus le sable de grosses pierres...
Tout le temps de cette funèbre besogne, Henriette avait prié à genoux. Ils tiennent conseil ensuite.
Deux partis s'offraient à eux.
D'abord, retourner à la Grande-Maison, y raconter ce qui s'était passé et là, attendre le retour du bateau *Jeune-France*.

Mais dans l'île c'était le désordre, c'était l'anarchie absolue.
Des meurtres y avaient été commis déjà, qui restaient impunis...
Les meurtriers de Devalaine ne seraient point châtiés.

Ensuite, ne point reparaitre, au contraire ; s'enfuir, elle et lui, de l'île maudite, laisser croire à leur mort à tous deux ; alors, plus tard, s'ils réussissaient à regagner la France, c'était pour Henriette la sécurité complète. Plus rien à redouter de ses ennemis.

C'est à ce dernier parti qu'ils s'arrêtèrent.

Puisque Sabine avait été enlevée, pourquoi ne fuirait-elle pas, elle, la mère ?
Henriette, comme Montaubry, était trop habituée aux dangers depuis longtemps pour hésiter.

— Parlons ! dit-elle, mieux vaut qu'on me croie morte, en effet.
Il ne perdit pas de temps.

Il visita tous les pirogues assemblées, choisit la meilleure ; le hasard, du premier coup, les favorisait, car dans l'embarcation qui semblait destinée à un voyage prochain, se trouvaient en quantité des vivres, du taro, quelques fruits et des calabasses pleines d'eau.

Il aïda Henriette à monter et hala la pirogue vers la mer.

— Le procédé n'est pas honnête, dit-il, mais je n'ai pas l'embarras du choix. Cinq minutes après, ils avaient disparu dans la nuit.

Le lendemain, parmi les émigrants, le bruit était répandu par Philidor et Lubin que les Trois avaient voulu s'enfuir pour échapper aux misères de l'île maudite.

Il y avait de ces disparitions tous les jours.

Celle-là passa comme les autres, au milieu de l'indifférence générale ; il n'y avait plus aucun lien commun entre ceux qui restaient là.

Mais Philidor et Lubin poussèrent plus loin leurs précautions.

Cassoulet, en partant, leur avait laissé des instructions précises.

Ils racontèrent donc, en l'arrangeant à leur gré, la poursuite de la veille, jusqu'au moment où, disaient-ils, la pauvre Henriette, folle, s'était jetée du haut de la falaise dans les flots.

Ils n'avaient pas pu l'atteindre.

Ils étaient arrivés juste à temps pour voir son corps déchiqueté par les requins, les membres sanglants lancés à la volée par les horribles bêtes.

Ils eurent soin de donner beaucoup de détails.

Ils écrivirent leur récit, le signèrent, le firent signer par plusieurs des colons, qui ne réfléchirent même pas à la possibilité d'un mensonge et d'un piège.

Il y avait ainsi de ces signatures et de ces déclarations dans l'île toutes les fois qu'il arrivait un décès.

Lorsque la *Jeune-France* reparaitrait, Lubin et Philidor feraient certifier les signatures par le commandant du bord.

Plus tard, armés de cette première pièce, et en touchant à une possession française régulièrement administrée, ils feraient dresser l'acte de décès. Pour le cas où le bateau les amènerait dans une colonie étrangère, le consul français ou quelque agent diplomatique remplirait le même office, conformément à la loi. L'acte de décès serait dressé, et le consul le ferait transcrire au dernier domicile d'Henriette.

Cet acte de décès avait dans la circonstance une importance de premier ordre, car sans lui Henriette ne pouvait être que déclarée absente et des années se seraient passées avant que le tribunal eût pu statuer sur la fortune de Blanche-Rose.

L'acte devait être, en outre, dûment légalisé en France par le ministère des affaires étrangères.

Ainsi régulier, il servirait de base à la liquidation de la succession de la jeune femme ; cette succession serait ouverte et se trouverait dévolue intégralement à sa fille Sabine, mineure.

Or, Claude Morland, par ce fait, ayant obtenu le divorce à son profit et n'étant pas déchu de la puissance paternelle, allait devenir de plein droit le tuteur naturel et légal de sa fille. Il aurait la gestion de l'énorme fortune de Blanche-Rose, pourrait toucher et dissiper à son gré les revenus, sans pouvoir toutefois aliéner les capitaux ou vendre les propriétés.

Mais Sabine entre les mains de Claude, c'était Sabine livrée à Diane.

C'était Sabine en danger de mort...
Sur le pont de la *Jeune-France*, Rodolphe et Sabine ne se quittaient guère. Cassoulet, tenu à distance, dévorait sa rage, silencieusement, et attendait l'arrivée du bateau sur une rive française pour prendre sa revanche.

Aux premiers jours, il les avait surveillés.

Ensuite, il ne parut même plus.

Enfermé dans sa cabine comme un fauve dans sa cage, il n'en sortait que pour monter à la salle à manger aux heures des repas.

Dès lors Rodolphe et Sabine furent libres.

Un soir, très tard, ils étaient restés sur le pont.

Appuyés sur les bastingages, ils regardaient, sans prononcer un mot, la mer tranquille que moiraient d'argent les rayons de la lune.

Une brise soufflait, légère comme une caresse.

C'était une de ces nuits qui invitent aux tendresses et aux confidences.

Et, tout à coup, Rodolphe entendit la vierge qui soupirait et murmurait :

— Je ne sais pourquoi je suis heureuse et parfois je me le reproche comme une faute puisque je suis loin de maman, et puisque maman doit pleurer sur moi !... Mais il me semble aussi que mon bonheur vient de ma confiance en vous... Une confiance entière, étrange... et j'ai besoin de vous le dire... Du jour où je vous ai vu pour la première fois, alors que vous m'étiez inconnu, j'ai cru retrouver en vous un homme que je connaissais, qui était parti et qui me revenait enfin... Il y avait une place dans ma vie qui était vide... Vous êtes apparu et vous avez occupé cette place.

Il dit comme sans y penser, sans nul soupçon encore :

— Oui, et mes amis sont fiers et heureux de votre affection...

Elle eut un geste de surprise contrariée et lentement :

— J'aime aussi vos amis, dit-elle, mais c'est de vous que je parlais !

Il eut, pour la première fois, le vague soupçon de la vérité.

Il releva les yeux sur elle. Sabine le regarda, et il y avait dans son regard

une tendresse si évidente, si profonde, si confiante, qu'il se sentit étreint au cœur par une angoisse... Il la quitta brusquement.

Et la vierge resta seule, des larmes subitement apparurent sous ses paupières qui battirent comme des ailes de papillon pendant qu'elle murmurait :

— Qu'ai-je dit qui ait pu le fâcher ?

Le lendemain, il l'évita, pendant qu'elle, au contraire, faisait tous ses efforts pour rester seule avec lui.

Il resta enfermé dans sa cabine, alors que toutes les journées précédentes il les avait passées près d'elle.

Sabine le comprit et pleura.

Mais Rodolphe ne pouvait continuer tous les jours à se tenir éloigné de la jeune fille et la première fois qu'elle le put, elle lui demanda :

— Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je fait ?

Il sentait peser sur lui la tendresse dangereuse de ces beaux yeux clairs.

Il fit semblant de ne pas comprendre. Mais elle secoua la tête :

— Vous êtes parti fâché avant-hier. Depuis, c'est à peine si je vous ai vu... Il a donc fallu que je dise ou que je fasse quelque chose qui vous a déplu...
— Non...
— Encore aujourd'hui vous ne paraissez pas pour moi ce que vous étiez. On dirait que vous êtes gêné devant moi... Vous ne me regardez plus... Si je n'étais allée à vous tout à l'heure, vous alliez de nouveau vous éloigner.

Elle ajouta, triste :

— Il est donc bien vrai que c'est moi qui suis coupable ?

Elle se tut, cherchant quelle était sa faute et ajouta :

— Coupable... oui, mais de quoi ?

Il essaya de détourner une pareille conversation pleine de périls et qui fatalement allait amener l'enfant à ouvrir de nouveau son cœur.

Et voilà ce qu'il ne voulait pas, ce qu'il redoutait.

Impitoyable dans sa candeur, elle poursuivit :

— Je me suis souvenue, cette nuit, de tout ce que je vous ai dit et j'ai tenté d'y découvrir ce qui était mal... je ne sais pas... je n'ai rien vu... Que vous ai-je dit que je ne puisse vous redire encore ?... Et si maman était entre nous, est-ce que devant elle je ne pourrais pas vous répéter tout ce que vous avez entendu ?

Il se sentait attendri.

Mais il refoula cette émotion...

C'était une enfant... Il voulait se moquer d'elle, doucement, pour ramener un sourire sur ces jolies lèvres devenues sérieuses.

— Pourquoi vous faites-vous ces imaginations, Sabine ? Ne puis-je avoir de mon côté des préoccupations, sans que pour cela vous deviez croire que je suis fâché contre vous ?

Elle secoua la tête :

— Je ne suis pas une petite fille... murmura-t-elle... J'ai déjà trop souffert pour ne pas être devenue plus vite que les autres, une femme... Vous avez été fâché et je vous demande encore pourquoi... N'est-ce pas ma mère qui m'a dit que je devais avoir confiance en vous et vous regarder comme mon frère... Ma mère s'est-elle donc trompée ?... Et votre généreux dévouement n'est-il pas ce qu'elle croit ?

— Dévoué jusqu'à mourir ! murmura-t-il, sans se douter que ce qu'il disait là, un des Trois l'avait redit en exhalant son souffle suprême.

— Dès lors, pourquoi vous aurais-je caché combien je suis heureuse auprès de vous, mon ami ?

Il lui montra au loin, volant au-dessus de la mer calme, des bandes de poissons aux nageoires diaprées de toutes couleurs et qui s'élançaient par-dessus les flots en filant comme des oiseaux. Ils faisaient ainsi cent mètres, replongeaient tout à coup, pour reparaitre un peu plus loin. En dessous, suivant cette proie, les dauphins se jouaient et l'on voyait parfois leur large dos brun balancé au ras de l'Océan.

— Voyez donc ce spectacle, Sabine...
(Lire la suite au prochain numéro.)

ENTRE FRAUDEURS ET GABELOU. — Un employé d'octroi, M. Sabathé, de service boulevard Saint-Jacques, voyant à la nuit un individu porteur d'un sac volumineux se glisser dans des terrains vagues se porta délibérément à sa rencontre et voulut lui demander ce qu'il portait. A ce moment un coup de sifflet retentit et le malheureux employé se vit entouré de toutes parts par d'autres individus qui le menacèrent de mort. Mais des passants attirés par le bruit, arrivèrent au secours du gabelou pendant que les fraudeurs détalèrent. **BORDEAUX.**

Suite et fin de "L'Œil de la Police" au temps jadis

Le Carrosse Sanglant

Bien que ce dernier ait eu la chance de ne pas perdre son masque dans la bagarre, comme son sinistre complice, bien que l'ex-marquis de Fors-Vigean ait fait preuve d'une habileté incomparable, la vérité avait fini par percer, véhiculée par les dépositions de plus de 40 témoins, dont quelques-uns, il faut le dire, agissaient par vengeance.

Seul, le baron de Vareilles, malgré la protection des plus puissants seigneurs du Poitou, malgré trois arrêts rendus en sa faveur par le Parlement de cette province, fut décapité le dernier mercredi de carême de l'année 1666.

Le marquis de Bussières, avec six des principaux parmi les assassins, furent exposés au pilori pendant plusieurs jours devant la foule et suppliciés sur des roues.

Quant à l'ex-marquis de Fors-Vigean, l'instigatrice de cette effroyable tuerie, elle resta enfermée au château de la Bastille et nul n'a su depuis ce qu'elle est devenue.

Edmond CHAR.

ÇA ET LA

Un Deserteur devenu Héros acquitté par le Conseil de Guerre

Le cavalier Augustin Darjo, du 3^e hussards, en détachement à Villers, a comparu ces temps derniers devant le Conseil de Guerre en 3^e corps, sous l'inculpation de désertion à l'étranger, en temps de paix, du 10 mai 1906 au 13 avril 1908, jour de sa présentation volontaire.

Tant par le caractère et l'odyssée de l'inculpé que par le généreux jugement qui fut rendu, cette affaire mérite d'être rapportée.

D'abord sous-officier au 12^e chasseurs, Darjo fut cassé par suite d'absence illégitime et incorporé au 3^e hussards en mars 1906; mais blessé dans son amour-propre et ne pouvant se remettre de cette déchéance, il prit la fuite et séjourna à l'étranger. Pris de remords, il allait réintégrer son régiment au moment de l'amnistie de juillet 1906. Mais sa soumission dans ces conditions qui le mettaient ainsi à l'abri d'une sévère punition — lui parut être une lâcheté et pour se réhabiliter, il contracta un engagement au 2^e étranger sous le pseudonyme de Schmitt, avec la ferme volonté de ne rentrer en France que lorsqu'il aurait reconquis ses galons de sous-officier et mérité la médaille militaire.

Sur sa demande, il fut, en effet, envoyé de Saïda au Maroc, le 22 septembre 1907, où il prit part à de nombreux engagements, notamment à Casablanca, où il se conduisit avec intrépidité.

La dysenterie s'empara de lui. Il dut entrer à l'hôpital, où il fut soigné depuis le 22 décembre 1907, puis il fut rapatrié en France en février dernier, avec un congé de convalescence.

Darjo, qui est un garçon intelligent, instruit, énergique et d'esprit vif, ne cessa pas, pendant toute son absence, de tenir au courant de sa situation son capitaine, M. Guéhin de Vallerin, du 3^e hussards, qui lui prodigua d'excellents conseils, très paternels. A son retour en France, Darjo, dans sa tenue de légionnaire, ne manqua pas non plus d'aller se présenter à son ancien capitaine qui, dès qu'il le vit, lui tendit la main et lui conseilla de faire sa soumission.

A l'audience, M. Guéhin de Vallerin rappela ce geste sur lequel il insista, disant qu'en conscience, c'était de sa part, pour Darjo, un geste de pardon et de félicitation pour la volonté qu'il avait mise à se réhabiliter et il demanda au conseil de confirmer le pardon qu'il avait déjà lui-même accordé.

Le conseil a ratifié ce vote et, par quatre voix contre trois, a acquitté Darjo.

Un drôle de Collectionneur Histoire macabre

L'Impartial de l'Est raconte le fait suivant, qui vient de se passer à Nancy :

Un rentier de la rue de Phalsbourg avait jugé à propos de louer un autre logement que celui qu'il occupait depuis plusieurs années déjà. Dernièrement, comme son bail était expiré, il eut recours à une équipe de déménageurs.

Ceux-ci furent chargés notamment d'emporter un énorme cerceuil, en chêne massif, garni intérieurement d'une double enveloppe métallique, puis douilletement capitonné de soie blanche.

A l'extérieur se trouvaient placés des attributs, sabliers, pavots en argent estampé. Le cerceuil était garni de magnifiques poignées en nickel massif.

Comme les ouvriers manifestaient quelque étonnement, leur client leur dit : « Descendez ce cerceuil délicatement; il est confectionné tout spécialement pour moi ».

Les ouvriers se mirent donc à 6 pour porter la future demeure de ce propriétaire, qui avait la sage précaution de songer à l'an-dé-là.

Mais, après ce cerceuil, les ouvriers en trouvèrent encore d'autres, des grands, des petits, pour la plupart réservés à des parents jeunes et vieux.

Dans deux de ces cerceuils se trouvaient deux squelettes parfaitement assemblés.

L'un était celui d'un prêtre, l'autre celui d'une religieuse. Tous deux sont en la possession de M. X., depuis environ 20 ans.

Les os étaient d'un blanc d'ivoire, parce qu'ils étaient fréquemment nettoyés par leur propriétaire.

La découverte de ces deux squelettes fut bientôt connue des gens du quartier. Plusieurs demandèrent à la voir, et le « collectionneur », flatté dans son amour-propre, consentit à les leur montrer. Il fit mouvoir la mâchoire inférieure de la religieuse, qui était encore garnie de toutes ses dents.

La démonstration impressionna vivement deux jeunes femmes, Mmes G... et D..., qui assistaient à l'exhibition. Cette dernière surtout fut bien plus émue que l'autre, car, la nuit suivante, elle contracta une fièvre ardente et eut d'horribles cauchemars. En songe, elle n'apercevait que des spectres et des fantômes qui venaient en tourter le lit conjugal en contractant horriblement leurs mâchoires.

Dans son rêve, elle percevait des bruits secs, des craquements d'os, c'était affreux.

Son mari, intrigué de cet état anormal, la questionna et, après quelques réticences, elle raconta que, comme de nombreuses personnes du quartier, elle n'avait pu résister à un vif moment de curiosité.

Un Père odieux

La Cour d'assises de Munich vient de juger le forgeron Hoelling, qui fut dénoncé par un de ses enfants pour avoir entretenu des relations incestueuses avec deux de ses filles au su de leur mère, et pour avoir fait disparaître, d'une main criminelle, les conséquences de ces relations.

Le DISQUE "PATHÉ" SUPPRIME L'AIGUILLE et l'usure qu'elle produit.

La supériorité des Disques Pathé fonctionnant sans aiguille est écrasante. Ils laissent loin derrière eux tous les autres systèmes. L'emploi du Saphir inusable seul peut donner l'absolue vérité de la voix humaine. Quand on a entendu les Disques Pathé il n'est plus possible d'en acheter d'autres.

A TOUS ET PARTOUT 8 JOURS à l'ESSAI

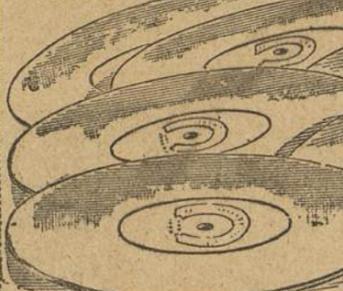
Facilité de comparer avec les autres systèmes.

Le Théâtre chez Soi

LES PREMIERS ARTISTES DU MONDE Vaguet, Baer, Delna, Affre, Alvarez, Noté, Delmas, Renaud, Rousselière, de l'Opéra, etc. Les plus célèbres artistes se sont engagés à n'enregistrer des disques que pour nous.

ATTENTION! Les grands Disques PATHÉ donnent les plus longues auditions (jusqu'à 4 minutes). Le développement de la ligne d'impression du Disque PATHÉ va jusqu'à 165 mètres de longueur.

COMPAREZ et JUGEZ



De prodiges en prodiges, nous tenons enfin l'ultime perfection! Le Phonographe à disques, le meilleur et le plus pratique, le plus vibrant, le seul qui donne le ton juste et qui éteint l'intonation nasillard, vient d'être complètement métamorphosé par les merveilleuses inventions Pathé: la suppression de l'aiguille et son remplacement par un saphir doux, et la création sensationnelle d'un nouveau disque d'une incomparable perfection.

Une vogue phénoménale, fantastique, sans l'apparition de cette double invention, qui sort définitivement la machine parlante du domaine de la fantaisie, pour la porter au rang des instruments artistiques les plus exacts qui percutent désormais à tout le monde de posséder, en toute réalité, le THEATRE CHEZ SOI.

Le nouveau diaphragme Pathé est une pièce remarquable de précision mécanique, sa plaque vibrante, en mica, est éternelle et son saphir fin est non seulement inusable par lui-même, mais il n'altère jamais le disque à l'usage. Comme rendement, la supériorité du saphir sur l'aiguille est écrasante.

LE NOUVEAU DISQUE PATHÉ n'a rien de commun avec les anciens disques fonctionnant à l'aiguille métallique qui fait renouveler à chaque audition.

Le disque Pathé est la merveille des merveilles et ses qualités principales peuvent se résumer ainsi :

Il donne les plus longues auditions connues (jusqu'à 4 minutes) et contient ainsi des airs complets et non seulement des coupures ou des extraits. Son diamètre est de 29 centimètres. D'un éclat sans pareil et d'une force d'intonation prodigieuse, le disque rend la voix humaine fidèlement et la musique au ton juste. Il a la force, la puissance et le modèle de l'orchestre; la netteté, l'ampleur et la délicatesse de la voix des merveilleux artistes qui ont interprétés ces œuvres de choix.

MOINS CHER QU'AU COMPTANT

Le Disque Pathé a été créé avec un souci d'art incontestable. — C'est le seul qui mérite sincèrement le titre de Disque Artistique. — Enfin, le répertoire Pathé comprend 20.000 morceaux en toutes langues qui ont été chantés ou exécutés exclusivement pour lui par tous les artistes qui ont un nom au Théâtre ou au Concert. Ces 20.000 morceaux constituent la plus prodigieuse bibliothèque vocale et instrumentale qui existe au monde!

L'appareil de luxe que nous offrons est accompagné de 40 Morceaux sur grands disques double face choisis parmi les meilleurs (voir la liste ci-contre).

DESCRIPTION : Appareil 28 x 28 à la base, 42 centimètres de haut, abîmé de grand luxe, plateau de 78 centimètres de circonférence, grand pavillon moelleux, forme tulipe, noir et or, de 125 de circonférence à l'ouverture, 55 centimètres de long. Nouveau diaphragme Pathé avec membrane de mica inaltérable et pointe de saphir extra-fin. — Couverts chronométriques de précision se remontent pendant la marche.

MOINS CHER QU'AU COMPTANT

Hoelling a reconnu avoir noyé un des enfants de sa fille Charlotte, qui en eut un autre, mort-né: son autre fille, l'aînée, Jeanne, déclara que quatre fois elle avait donné le jour à des bébés également non viables.

Mais on a découvert les cadavres, enterrés dans la cave. La cour a condamné Hoelling à 15 ans de réclusion: sa fille aimée à 3 ans et 7 mois de prison: la plus jeune, Charlotte, a pu obtenir la clémence des jurés qui l'ont acquittée.

Envoyé discret contre 5 francs pour tout ou suppression des époques, peu, quelque chose qu'on soit. Pas de Charlatanisme ni d'Exploitation trompant le public crédule. Z. LACROIX, Ph^o BRUAY (S.-M.-O.).

REUSSIR vaincre la fatalité, vous venger des méchants, Jobtenir amour, fidélité, santé, bonheur, richesse, puissance, vie heureuse. Notice gratis. Envoyez Sordier ADDO, 251, r. St Denis, Paris.

REUSSIR Renseignem. gratis par SACE-FEMME BARLET, 112, rue Réaumur, Paris. Soins de Beauté. Obésité. Epilation.

Aimables Lectrices et chers Lecteurs, permettez-nous de vous offrir cet appareil incomparable, avec sa collection superbe de 40 morceaux artistiques et tous ses accessoires pour le prix extraordinairement réduit de 180 francs, payables avec:

Un CRÉDIT de 30 MOIS c'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des 40 morceaux sur 20 grands disques double face, le tout au grand complet et que l'acheteur ne paie que 6 fr. par mois jusqu'à complète libération du prix total de 180 francs.

La COLLECTION des CHEFS-D'ŒUVRES ARTISTIQUES

LISTE des 40 MORCEAUX choisis.

OPÉRAS — OPÉRAS-COMIQUES

1. Roméo et Juliette (Cavallina), par ALVAREZ, de l'Opéra. 2. Hérodiade (Vision fugitive), chanté par NOTÉ, de l'Opéra. 3. Tannhäuser (Romance de l'Étoile), par DELMAS, de l'Opéra. 4. Faust (Scène de l'Église), chanté par DELMAS, de l'Opéra. 5. Songe d'une Nuit d'Été (Chanson de Falstaff), par BISMONT. 6. Le Roi d'Ys (Aubade), chanté par ROUSSÉLIÈRE, de l'Opéra. 7. Orphée (7^e air mon surville), par M^{lle} DELNA, de l'Opéra. 8. Philémon et Baucis (O riante nature), par JANE MERRY, Op.-Com.

ROMANCES — CHANSONNETTES — GRANDS AIRS

9. C'est mon ami, chanté par VAGUET, de l'Opéra. 10. Le Vallon (de Douvres), chanté par BARRÉ, de l'Opéra. 11. On a oublié..., chanté par VAGUET, de l'Opéra. 12. Les Trois Roses, chanté par VAGUET, de l'Opéra. 13. Quand l'Oiseau chante, chanté par AFFRE, de l'Opéra. 14. Credo d'Amour, chanté par VAGUET, de l'Opéra. 15. Garde ton cœur, Madeleine (Romance), par MÉRCADEUR. 16. La première Leçon, par ADAMOWICZ, de Conservatoire. 17. Chanson pour Jean, chanté par BISMONT, de l'Op.-Com. 18. Le Clairon (de Douvres), chanté par WASSER, de l'Op.-Com. 19. Les Larmes de la Vie, par MÉRCADEUR, des Concerts Paris. 20. A propos de la Femme au Léopard, chanté par CHARLES. 21. Mes petites Compensations, par POLIN, des Concerts-Par.

ORCHESTRES — DANSES — SOLI

22. Faust (Choral des Esprits), Fantaisie-Orchestre. 23. La Fille du Tambour-Major (Fantaisie), Orchestre. 24. Marche des Sultanes (d'Alger), Orchestre. 25. Marche tricolore (de Popy), Orchestre. 26. Valse des Bas noirs (Valse), Orchestre. 27. La Jolie Patineuse (Valse), Orchestre. 28. Ross Mousse (Valse lente), Orchestre.

29. Pour les Bambins (Polka), Orchestre. 30. Smarteuse (Polka), Orchestre. 31. Max (Polka-Marche), Orchestre. 32. Royal Cortège (Scottish), Orchestre. 33. Gracieux Sourire (Mazurka), Orchestre. 34. Cloches de Mal (Mazurka avec xylophone), Orchestre. 35. Juanita (Danse espagnole), Orchestre. 36. Orphée aux Enfers (Quadrille) (1^{re} et 2^e figures), Orchestre. 37. Orphée aux Enfers — (3^e et 4^e figures). 38. Sérénade (Solo de violon). 39. Comète (Polka pour 2 pistons). 40. Carillon printanier (Scottish avec cloches).

L'emballage est gratuit. — Les quittances sont présentées par la poste sans frais pour l'acheteur.

Nous vendons en confiance. Rien à payer d'avance.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

J. GIRARD & C^{ie}, 46, Rue de l'Échiquier, PARIS (X^e Arr^t).

MAGASINS de VENTE et d'AUDITIONS : 47, Rue d'Enghien.

78 BULLETIN de SOUSCRIPTION

Je souscris, déclare acheter à MM. J. GIRARD & C^{ie}, à Paris, l'APPAREIL à DISQUES PATHÉ et la Collection des 40 morceaux choisis sur grands disques double face, aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de 6 fr. jusqu'à complète liquidation de la somme de 180 francs, prix total.

Fait à _____ le _____ 190__

Nom et Prénoms _____ SIGNATURE : _____

Profession ou Qualité _____

Domicile _____

Département _____

Gare _____

Prétre de bien indiquer la Profession ou Qualité

29. Pour les Bambins (Polka), Orchestre. 30. Smarteuse (Polka), Orchestre. 31. Max (Polka-Marche), Orchestre. 32. Royal Cortège (Scottish), Orchestre. 33. Gracieux Sourire (Mazurka), Orchestre. 34. Cloches de Mal (Mazurka avec xylophone), Orchestre. 35. Juanita (Danse espagnole), Orchestre. 36. Orphée aux Enfers (Quadrille) (1^{re} et 2^e figures), Orchestre. 37. Orphée aux Enfers — (3^e et 4^e figures). 38. Sérénade (Solo de violon). 39. Comète (Polka pour 2 pistons). 40. Carillon printanier (Scottish avec cloches).

L'emballage est gratuit. — Les quittances sont présentées par la poste sans frais pour l'acheteur.

Nous vendons en confiance. Rien à payer d'avance.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

J. GIRARD & C^{ie}, 46, Rue de l'Échiquier, PARIS (X^e Arr^t).

MAGASINS de VENTE et d'AUDITIONS : 47, Rue d'Enghien.

78 BULLETIN de SOUSCRIPTION

Je souscris, déclare acheter à MM. J. GIRARD & C^{ie}, à Paris, l'APPAREIL à DISQUES PATHÉ et la Collection des 40 morceaux choisis sur grands disques double face, aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de 6 fr. jusqu'à complète liquidation de la somme de 180 francs, prix total.

Fait à _____ le _____ 190__

Nom et Prénoms _____ SIGNATURE : _____

Profession ou Qualité _____

Domicile _____

Département _____

Gare _____

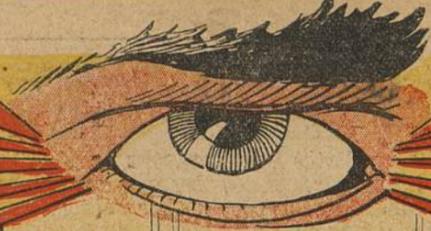
Prétre de bien indiquer la Profession ou Qualité

CONCOURS N° 3 (3^e SÉRIE) Roman de Martin Numa Le mot supprimé est _____

BON N° 8

"L'ŒIL DE LA POLICE" Est le plus Vivant des JOURNAUX D'ACTUALITÉ CRIMINELLE

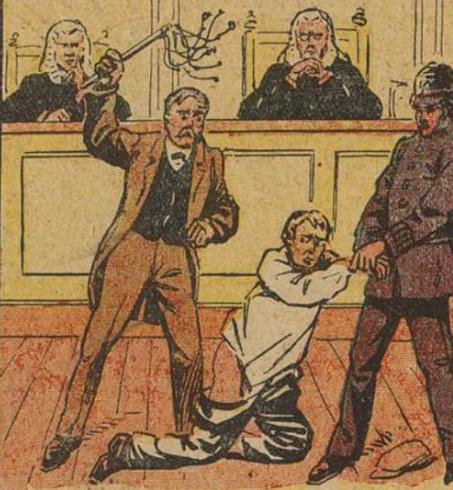
CONCOURS N° 9 L'ESPION Demandez le curieux petit Livre, envoyé gratis par le faiseur de miracles Moorys's, 19, r. Marignan, PARIS.



ODIEUX FORFAIT. — Une jeune fille de Niederkorn, Maria Hait, s'était retirée dans les champs pour y faire paître du bétail. Comme elle tardait à rentrer, le père se mit à sa recherche. Il la vit près d'un buisson la tête presque détachée du tronc et le ventre ouvert. La fillette avait subi d'odieuses violences. **LUXEMBOURG.**



A COLOGNE, UN AGRICULTEUR TUE UNE JEUNE FILLE A COUPS DE PIOCHE. — L'agriculteur Neff, de Winzenbach (Basse-Alsace), passait en voiture lorsqu'il rencontra une jeune fille dont il demandait la main. Repoussé par elle, il fut saisi de rage et de jalousie et lui fendit le crâne à coups de pioche. Le meurtrier fut arrêté par les gendarmes. **ALSACE.**



CORRECTION PATERNELLE. — Un juge anglais avait devant lui, l'autre jour, un garnement de quinze ans qu'il ne voulait pas envoyer en prison et auquel il ne pouvait faire donner le fouet. Le père du délinquant était là. — Donnez-lui vous-même le fouet, dit le juge. — Je le ferai à la maison, répondit le père. — Non, ici même. Vous donnerez douze coups. Le papa dut s'exécuter. **ANGLETERRE.**



A BERLIN, UN BOULANGER TUE SA MAÎTRESSE ET SE SUICIDE. — Le garçon boulanger Émile Heim, poussé par la jalousie, a tué sa maîtresse, Linda Muschack, femme mariée et abandonnée de son mari à cause de sa légèreté. Il s'est ensuite tiré une balle dans la tête. Linda Muschack était mère de deux enfants de 3 et 2 ans. **BERLIN.**



L'ÉLECTROCUTÉ VOLONTAIRE. — Dans une usine électrique de Fiorasco, un ouvrier, voulant se suicider, s'enferma dans une cabine électrique, s'enroula des fils autour du cou, puis ouvrit un courant de 230 volts qui produisit une décharge terrible. Le malheureux tomba à terre, dans un état horrible. **ITALIE.**



A L'ASSAUT D'UNE PRISON. — La foule a attaqué la prison pour lyncher un nègre accusé d'avoir violé une blanche. La police a fait feu sur la foule et l'a repoussée tuant 3 personnes, en blessant plusieurs. Plus tard, la foule s'est réunie à nouveau. Elle a repoussé à son tour la police et s'est enparée du nègre, après quoi son corps a été criblé de balles. **FLORIDE.**



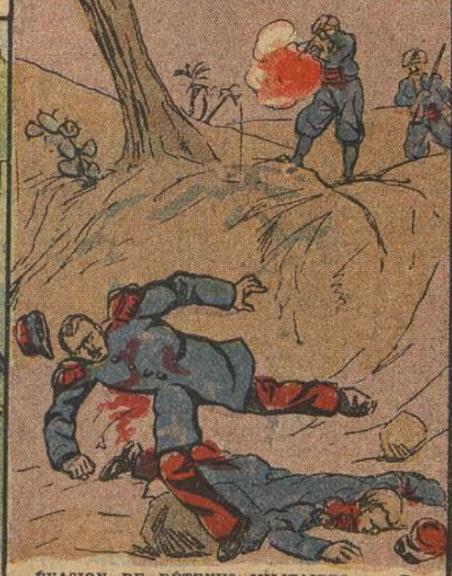
EFFROYABLE VENGEANCE DE NIHILISTE. — A Toula, des ouvriers métallurgistes tenaient une réunion secrète dans un de leurs ateliers, lorsqu'ils reconnurent parmi eux un agent secret de la police sur lequel on trouva des papiers qui ne laissaient aucun doute sur son identité. Aussitôt garrotté sur l'immense enclume d'un marteau pilon l'appareil fut mis en mouvement et le marteau pesant 30 tonnes retomba sur le malheureux qui fut réduit en bouillie. **RUSSIE.**



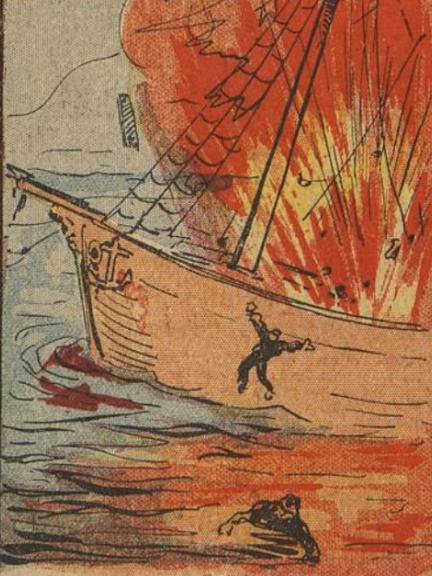
M. NASI REÇOIT UN SAINT. — A Trappani, une procession en l'honneur de saint Albert, parcourait la ville lorsque la foule conduisit le cortège chez M. Nasi. La procession arrivée sous les fenêtres, on monta la statue du saint chez le condamné de la Haute-Cour, qui le reçut entouré de sa famille en prières. **ITALIE.**



PETIT GARÇON INCENDIAIRE. — Un petit garçon qui jouait avec des allumettes a été la cause que le village de Tapolca, en Hongrie, a été presque entièrement détruit par les flammes. Les allumettes mirent le feu à un tas de paille et de là à une maison où vivait l'enfant. Activé par un vent violent, l'incendie s'étendit aux habitations voisines, dont 173 furent consumées. Une femme et sa fille ont péri dans les flammes. 500 personnes sont sans abri. **HONGRIE.**



ÉVASION DE DÉTENU MILITAIRES. — Deux détenus militaires d'Orléansville employés au camp de Beni Haoua ayant pris la fuite à travers la brousse, deux tirailleurs furent mis à leur poursuite. Les deux fugitifs rejoignirent près de l'Oued Bouchal sommé de se rendre ne répondirent pas, et les deux soldats dirent faire usage de leurs armes. Les deux fugitifs Dequesne et Viendron eurent la poitrine traversée et tombèrent foudroyés. **TERRES.**



UN YACHT SAUTE EN L'AIR. — Le Yacht allemand « Carlo » en route pour Kiel, a sauté par suite d'une explosion de benzine. L'accident s'est produit dans le détroit de Categat. Le bateau a sombré et l'équipage a pu être sauvé. **ALLEMAGNE.**



SERGEANT ASSAILLI. — Des soldats de la Section des ouvriers travaillaient sur la route de Magdebourg, lorsqu'après le repos de l'après-midi, le soldat Warch, déjà très souvent puni, refusa de travailler, et, s'élançant sur le sergent, le saisit à la gorge et le jeta à terre. Le capore voulant intervenir fut empêché par deux autres soldats, et, à son tour, maltraité. Les trois révoltés frappèrent de nouveau le sergent et s'enlurent. Ils furent arrêtés. **ALLEMAGNE.**